

REVUE SPIRITE

Fondée en 1858
PAR ALLAN-KARDEC

Rédacteur en Chef depuis 1870.
P. G. LEYMARIE

NAITRE, MOURIR, RENAITRE ENCORE ET PROGRESSER SANS CESSE, TELLE EST LA LOI

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

52e Année. | No 9. | 1er Septembre 1909

Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE

D'où venons-nous ? Où sommes-nous ? — Où allons-nous ?

III

Où allons-nous ?

Nous avons dit quelques mots des terreurs qu'inspire aux pauvres humains la perspective de la mort. Il est en effet saisissant de voir quelle traînée d'épouvante a toujours semée cette macabre syllabe; d'un bout de la terre à

l'autre, Oui, c'est le terrible et mystérieux *peut-être* de Montaigne et d'Hamlet, tapi là-bas, tout au fond du sépulcre, qui toujours a fait frissonner l'homme mortel; c'est « le grand doute », qui le hante encore de nos jours, quels que soient d'ailleurs son courage stoïque ou son apparente impassibilité.

Les Hellènes, peuple amoureux de la vie, d'une vie brillante et joyeuse, n'envisagèrent le nom qu'avec une insouciance sceptique et légère qui les préserva de ses terreurs.

Ils voulurent bien — ne le fallait-il pas ? — accepter la Mort dans leur théogonie, mais ils ne crurent pas devoir lui élever, soit des temples soit des autels qui, chez d'autres peuples, soulignèrent, pour ainsi dire, la superstitieuse frayeur que leur inspirait cette inexorable divinité, sourde et aveugle, ministre de la Nécessité, c'est-à-dire du Destin plus inexorable encore, ni surtout lui donner l'aspect répulsif qui lui fut généralement attribué. C'est par des effigies macabres que s'est particulièrement signalé notre austère Christianisme, chez lequel, on le sait, peintres et sculpteurs se sont évertués à représenter la Mort par des figures hideuses telles, entre autres, que celle d'un squelette, horrible moissonneur, tenant d'une main la faux sanglante qui décapite et de l'autre la clepsydre inexorable qui marque l'heure finale.

Dans l'un des monuments antiques, l'on voit la Nuit tenant dans ses bras deux enfants ; l'un est blanc et l'autre noir. Le premier dort profondément, tandis que l'autre fait semblant de dormir et cet autre-là n'est rien d'autre que la Mort, elle-même, qui, dès sa plus tendre jeunesse, cherche déjà sa proie qu'elle surveille d'un œil perfide.

Le plus gracieux et le plus mélancolique emblème de cette noire déesse se trouve gravé sur une cornaline antique. Cet emblème, quelque peu énigmatique, se compose d'un seul pied ailé placé auprès d'un caducée, au-dessus duquel s'envole un papillon. Le pied ailé, c'est le trépassé qui abandonnant la terre, s'élance à travers les airs à la suite de Mercure emportant son caducée. Quant au papillon, c'est l'image de l'âme qui, d'un coup de son aile invisible, remonte elle aussi vers le ciel.

Les habitants de Cadix, ainsi que ceux de la Bétique et de la Lusitanie — qui s'appellent aujourd'hui l'Andalousie et le Portugal — héritiers des Phéniciens qui adoraient la Mort sous le nom de Bel-Phégor, le dieu de la pourriture, consacrèrent un grand nombre d'autels à la sombre divinité — culte assez naturel, du reste, en ces contrées occidentales, où le soleil expire chaque soir et où les poètes, généralement, plaçaient le palais de la Nuit.

Les peuples d'Italie, se rapprochant un peu du nord, furent plus sombres que les Grecs dans leurs allégories. Les Etrusques représentaient la Mort avec une face hideuse, parfois même avec une tête de Gorgone hérissée de couleuvres. Horace, le gai poète, sceptique, épicurien surtout, se contentait

de lui donner des ailes noires et d'armer sa main d'un filet... filet mortel dont elle enveloppe ses victimes. Enfin, la plus commune des allégories chez les Romains était celle d'un Génie à physionomie mélancolique, désabusée, tenant en sa main un flambeau renversé. Sur l'un des autels de Rome se lisait cette inscription *Somno æternali sacrum* (dédié au sommeil éternel).

Tout cela était lugubre... Trop lugubre pour nombres d'anciens Romains et Grecs qui, pour réagir et protester, cherchaient à narguer cette Mort dont la pensée les obsédait. Et c'est pourquoi les sybarites de la Rome décadente, dans leurs festins follement somptueux, se couronnaient de fleurs et buvaient dans des coupes autour desquelles s'enroulaient des guirlandes de roses, images éphémères de la brièveté de la vie. Chez certains d'entre eux, alors que suppléant aux rayons du soleil déclinant à l'horizon, un esclave apportait des flambeaux, il répétait, par ordre, au milieu des convives plus ou moins avinés, la formule sacramentelle, déguisant mal une feinte ironie : *Vivamus pereundum* (Vivons, puisqu'il nous faut mourir). C'est de même qu'en agissaient certains Grecs et surtout les Égyptiens que ne hantait pas encore la pensée de la mort inéluctable... Et, n'est-ce pas comme un écho de ces cris qui, si mal dissimulaient une secrète terreur, que nos moines trappistes, même encore de nos jours, répètent d'une voix sépulcrale : « Frères, il faut mourir » ?

Eh oui, bien tristes, au fond, étaient ces formules, d'apparence narquoise chez les uns, plus ou moins résignée chez les autres, parce que pas plus les épicuriens antiques que les trappistes d'aujourd'hui, ne savaient ce qu'est la mort en sa réalité.

Ce n'est qu'à nous, modernes Occidentaux, que le mystère en a été dévoilé. Aussi, de quel prix est pour nous cette révélation qui nous rassure et si parfaitement nous console, alors que nous songeons à la doctrine qu'ont si lamentablement défigurée nos dogmatiques matérialistes et aux conséquences désastreuses qui en sont résultées pour tant d'âmes terrorisées par la perspective de cette mort dont elles ignorent la nature et méconnaissent la signification.

Étudions de près cette heure solennelle. Voyons comment s'opère le passage au travers de la frontière qui sépare notre bas-monde des régions invisibles, comment s'effectue ce réveil d'une âme qui, libérée d'une dépouille désormais inutile, remonte vers la patrie dont l'avaient momentanément exilée les luttes de la vie, ses efforts, ses douleurs et ses insuffisantes victoires sur la matière qui si souvent l'ont asservie et maîtrisée... La voici, cette mort qui a perdu son aiguillon, le voici ce sépulcre entre les planches duquel filtre un rayon de lumière, lueur d'aurore qui devance et annonce le grand jour de la résurrection...

Approchons doucement, émus et silencieux. Il est là, couché sur sa couche funèbre, l'homme qui a parachevé son œuvre et parcouru en son entier le stade qui lui avait été imposé. Dans l'inconscience du coma de l'heure dernière, sorte de sommeil précurseur du grand sommeil final, il s'endort sans souffrance, ainsi que l'attestent les voyants qui ont *vu*, les témoins qui expérimentalement ont *constaté* ce qui se passe en cette minute impressionnante.

C'est lentement, sans effort ni secousse, que le double éthérique se sépare du corps matériel auquel ne le rattache plus que le fragile lien magnétique qui, quelques heures après la mort apparente, se brise et détermine la mort définitive. C'est alors, que le plus religieux silence est de rigueur absolue dans la chambre mortuaire, car c'est en ce moment solennel entre tous, que l'Ego du mourant voit se dérouler devant lui tout le panorama de son existence entière — ainsi que l'ont raconté certaines personnes rappelées à la vie et, qui pendant les affres d'une mort par asphyxie, (submersion ou autre accident), avaient passé par cet état de sensations, d'impressions et de conscience absolument spéciales.

« Lorsque nous touchons aux derniers instants de notre vie, dit un Maître en occultisme, cette vie tout entière se réfléchit dans notre mémoire et les faits les plus oubliés surgissent de tous côtés. Les images se suivent, un événement succède à l'autre et cet instant suffit pour nous montrer l'enchaînement des causes qui ont déterminé toutes les actions de notre vie, en sorte que nous nous voyons alors tels que nous sommes véritablement, au point de ne pouvoir ni nous flatter, ni nous payer d'illusions. »

A cette vision sensationnelle, brillante peut-être en quelques points, mais lamentable et douloureuse en tant d'autres, succède pour le commun des mortels, un état de rêve à moitié léthargique, pendant lequel le double éthérique flotte plus ou moins longtemps dans les environs du corps inerte dont il s'est définitivement séparé.

C'est alors, aussi, que les cinq principes supérieurs de l'homme se dégagent peu à peu de leur enveloppe éthérique, si bien que ce double, à son tour, devient une sorte de cadavre astral semblable à celui du corps physique et que tous deux vont se décomposer ensemble, celui-ci, pour rentrer dans la poudre dont il a été tiré, celui-là, pour que ses particules dispersées puissent rentrer dans l'océan de matière astrale qui remplit l'Univers tout entier.

Et maintenant, suivons le désincarné qui vient de mourir à la vie terrestre, mais qui va revivre d'une autre vie non moins nette et précise que celle que nous avons vue s'évanouir. Vers quelle région va-t-il s'élever, dans quel milieu va-t-il poursuivre son évolution, dans quelles conditions pourra-t-il le faire et quel sera son entourage dans le monde étrange et mystérieux où il va pénétrer ?

C'est à ces diverses questions que vont répondre les occultistes, les voyants, les adeptes (1) qui ont visité ces lieux dont le mystère nous demeure caché à nous tous, myopes intellectuels, aveugles spirituels, surtout, qui n'avons que nos yeux de chair pour voir l'invisible astral et que nos idées étroites, préconçues, pour juger des choses qui peuvent s'y passer.

C'est tout près de nous qu'existent ces régions inconnues. Ne serait-il pas bien étrange, en vérité, que se trouvât vide et désert l'espace qui nous entoure et que les habitants de la terre fussent les seules formes par lesquelles pussent se manifester cet océan de vie qui fait palpiter l'Univers, ces vagues d'intelligence, de connaissance, de pensée, c'est-à-dire d' « esprit » qui ondule et y vibre en son incoercible activité ?

« Sans sortir du domaine des choses que nous pouvons comprendre, dit le Dr Huxley, il est facile, par analogie, de peupler l'Univers d'êtres qui, par voie hiérarchique, peuvent arriver à quelque chose qui se distingue à peine de l'omniprésence, de l'omnipotence et de l'omniscience. Si ces êtres n'ont pas les mêmes organes que nous, si leurs sens sont affectés par des vibrations qui ne peuvent agir sur les nôtres, comment et pourquoi ne pourrions-nous pas vivre ensemble, nous côtoyer, nous rencontrer, voire même, « passer à travers les uns des autres » sans en savoir jamais davantage sur nos existences respectives ? »

« Il n'est pas impossible, dit de son côté le savant W. Crookes, qu'il existe des êtres pourvus d'organes qui ne correspondent pas avec les rayons de lumière auxquels nos yeux sont sensibles. De tels êtres, bien que se trouvant dans notre entourage, vivent en réalité dans un monde tout différent du nôtre. Figurez-vous, par exemple, quelle idée nous nous ferions des objets qui nous entourent, si nos yeux au lieu d'être sensibles à la lumière du jour ne l'étaient qu'aux vibrations électriques et magnétiques. Quel monde étrange serait le nôtre et quelles sensations nous y éprouverions ! Le verre et le cristal deviendraient alors des corps opaques. Les métaux, par contre, seraient plus ou moins transparents, si bien qu'un fil télégraphique suspendu dans l'air nous ferait l'effet d'un trou long, étroit, traversant un corps de masse énorme et d'impénétrable densité. Une machine électro-magnétique en fonction ressemblerait à un incendie, alors que, d'autre part, un aimant réaliserait le rêve des mystiques du moyen âge en devenant une lampe perpétuelle, sans besoin d'aucune alimentation. »

Eh bien, telle est la région parfaitement inconnue, bien que toute voisine de la nôtre et qui, chez les Indous, s'appelle :

(1) Blavastky, Annie Besant, Sinnett, Leadbeater et autres occultistes et adeptes moins connus mais non moins compétents.

Le Kama-Loka (1).

Ce nom sert à désigner l'une des parties du Plan Astral, région non de configuration spéciale et limitée, mais simplement caractérisée par l'état d'esprit des êtres extraordinaires qui l'habitent. Tout comme notre terre, elle est peuplée d'entités plus ou moins intelligentes, remplie de formes et de types si divers, qu'ils diffèrent, nous dit-on, les uns des autres, non moins que « l'herbe, le tigre et l'homme ». Les habitants les plus nombreux sont des êtres humains privés de leur corps physique et appelés à y subir certaines transformations, certaines purifications surtout, sans lesquelles ils ne pourraient pénétrer dans les régions paisibles et heureuses qui sont la véritable patrie de l'homme proprement dit, c'est-à-dire l'âme humaine.

Ce monde et le nôtre sont enlacés l'un avec l'autre et peuvent s'interpénétrer, nous venons de le dire, sans en avoir conscience, par la raison que leurs substances matérielles étant toutes différentes, il leur est possible de coexister sans jamais se connaître... sauf en de certaines circonstances extraordinaires où un être humain peut, à la suite d'un entraînement tout particulier, se mettre en contact avec tels ou tels habitants du Kama-Loka. Et c'est en raison de ces communications possibles, que ces régions mystérieuses deviennent, pour l'Adepte qui a pu les établir, des réalités aussi définies et concrètes que le seraient pour lui l'Afrique, l'Asie ou telle autre partie de notre globe dont il aurait exploré les déserts, les fleuves, les montagnes et les monuments, après quoi, étant retourné dans son pays, riche de connaissances et de souvenirs, il lui serait facile d'en décrire l'aspect général, d'en montrer les paysages qu'il aurait dessinés d'après nature, sans s'inquiéter, le moins du monde, des doutes, plus encore, des critiques qu'auraient pu lui objecter des personnes plus ou moins incrédules qui ne seraient jamais sorties de chez elles.

Or, c'est précisément ce qu'ont fait les Voyants « ayant vu » qui déclarent et soutiennent, en connaissance de cause, que les notions qu'ils ont acquises du Plan astral et des êtres qui l'habitent sont d'une absolue réalité, en dépit du scepticisme qu'affichent à ce sujet la majorité des humains qui n'en soupçonnaient même pas l'existence.

Nous devons reconnaître, à la vérité, que le Plan astral a parfois été appelé le royaume de l'illusion, mais pour des raisons d'une tout autre nature qu'il nous est facile de réduire à leur juste nature et d'expliquer en

(1) *Loka* est un mot sanscrit que l'on peut traduire par endroit, lieu ou séjour, en sorte que Kama-Loka veut dire le monde de *Kama*, nom donné à la partie de l'organisme humain qu'affectent les sensations, les désirs bas, les passions que l'homme a en commun avec les animaux, Kama étant la partie bestiale de l'homme.

quelques mots. Oui, a-t-on dit et répété, c'est le royaume de l'illusion — non point qu'il soit plus illusoire que notre monde physique qui l'est bien, lui aussi, en de trop nombreuses circonstances — mais pour des motifs d'un genre tout spécial, motifs provenant de ce qu'il est parfois assez difficile de contrôler les impressions apportées par un Voyant non exercé, c'est entendu. Mais savez-vous pourquoi ces impressions peuvent manquer de toute la précision désirable ?... Ne cherchez pas, vous ne le divineriez jamais. Sachez donc que dans ce monde, où tout est extraordinaire, il est des personnages — non des plus recommandables à la vérité — qui ont l'étrange faculté de pouvoir se métamorphoser à leur gré. Ils changent de volume, de forme, de physionomie ; disparaissent quand on les croit devant soi, réapparaissent quand l'on s'y attend le moins... le tout avec une rapidité toute protéenne ; disons plutôt simiesque, si bien qu'il est vraiment fort compréhensible que l'Adepte novice ne sache bientôt plus à quelle impression s'arrêter dans un tel milieu de fantasmagories.

Ce n'est pas tout ; un autre phénomène non moins bizarre consiste en ce que la vision en Kama-Loka n'est plus du tout ce qu'elle est sur notre terre. L'on y voit en effet les objets de tous les côtés à la fois, voire même dans leur intérieur qu'on aperçoit par transparence. Il faut se hâter d'ajouter que, grâce à l'intervention d'un Maître, toutes ces difficultés sont bientôt atténuées, puis surmontées, si bien que l'élève arrive à se servir de toutes ses facultés de vision spirituelle, non seulement pendant son sommeil, mais encore pendant la veille, dans le cours de sa vie terrestre.

Le Kama Loka est le « Limbus » de la théologie scolastisque ou le « Hadès » des anciens mythologues. Pour le spiritualiste c'est une sorte de « Purgatoire » mais, entendons-nous bien, nullement semblable à celui de l'Église apostolique romaine, d'où les âmes ne peuvent sortir qu'après l'achat d'un certain nombre de « messes » salvatrices dûment payées au tarif établi. Inutile d'ajouter, n'est-ce pas ? que ledit purgatoire est la succursale de l'Agence générale et internationale de la « Rédemption des âmes en peine » fonctionnant dans le monde entier. Pouvons-nous nous dispenser d'ajouter que ce qui peut donner une idée approximative de l'insondable stupidité humaine est le fait que deux mille ans n'ont pas suffi pour lui faire comprendre que l'Église n'a inventé l'enfer éternel, le purgatoire, les indulgences, le carême et les jeûnes hebdomadaires, que dans l'unique but de remplir les caisses de l'Agence sus-indiquée ? Mais passons.

Strictement, nous le savons, le Kama-Loka n'est une localité que dans un sens tout relatif, car il n'a ni circonférence précise, ni limites déterminées et n'existe que dans l'espace subjectif, c'est-à-dire au delà de la perception de nos sens. Est-il besoin d'ajouter, encore, qu'il ne renferme aucun lieu de tortures illimitées — étant donné que l'enfer éternel auquel croient encore

nombre de pauvres âmes ignorantes ou de sectaires fanatiques n'est que le vain cauchemar de la superstition et de la peur ? — Ce qui n'implique nullement l'absence, en Kama-Loka, de conditions de souffrance temporaire, effets inévitables des causes fatales mises en jeu par l'homme lui-même, au cours de son existence terrestre.

N'est-il pas de toute justice que ces causes aient pour conséquences des sanctions analogues à celles qu'appliquent à nos méfaits les législations dites sociales ? S'il est une Justice, quelque part, ne doit-elle pas régner sans conteste dans un Univers que régit la loi suprême de concordance entre les causes et leurs effets, entre le germe qui, de quelque nature qu'il soit, doit se développer et fructifier suivant son espèce bienfaisante ou nocive ?

Or, qu'on ne l'ignore pas, le trépas ne modifie en rien l'état psychique de l'homme dont la carrière terrestre vient de parvenir à son terme. L'idée plus ou moins poétique et consolante « la mort qui nivelle tout » est une erreur née d'une complète ignorance. La perte du corps physique est de nul effet sur l'intellect et la valeur morale du décédé, et c'est en raison de cette permanence de l'être, que se trouve une aussi prodigieuse variété de caractères parmi ceux que nous appelons « les morts » que parmi ceux qui se glorifient de leur titre de « vivants ». Les enseignements religieux concernant les lendemains de la mort sont, chez nous Occidentaux, si complètement erronés que les personnes même les plus intelligentes sont entièrement déroutées, lorsque après les rêveries qui suivent le trépas, elles recouvrent leur conscience normale dans cette nouvelle existence dont elles n'avaient aucune notion. C'est au point qu'il leur arrive, souvent, de douter de la réalité de leur décès, alors surtout qu'elles appartiennent à la catégorie des prétendus « esprits forts » pour lesquels la croyance en l'immortalité de l'âme est chose parfaitement absurde. Le fait même de se sentir conscients d'eux-mêmes, c'est-à-dire en état de penser, de juger, de raisonner, leur paraît être la preuve irrécusable qu'ils ne sont certes nullement trépassés.

L'on peut constater, d'autre part, que la monstrueuse doctrine des peines éternelles est, de tous points, responsable des terreurs auxquelles sont en proie tant de malheureux moribonds, terreurs qui les poursuivent même longtemps après leur décès, les empêchent de se libérer de la torture que leur impose cette blasphématoire croyance. Que de temps leur faut-il pour arriver à comprendre enfin, que le monde n'est pas gouverné par le caprice d'un être démoniaque, spéculant sur l'angoisse humaine, mais que, tout au contraire, il est régi par la juste, patiente et bienveillante Loi de l'évolution universelle. Là-haut, comme sur la terre, c'est le petit nombre qui se rend compte de la situation réelle et sait en bénéficier avec intelligence ; tandis que la masse ignorante, ahurie et surtout désœuvrée, ne sait ni suivre l'exem-

ple de ceux qui progressent, ni profiter des conseils qui peuvent lui être donnés.

Nous pouvons dire encore, sous forme de parenthèse, qu'il arrive parfois, mais tout accidentellement, que l'envie d'entrer en rapport avec les vivants vient hanter certaines entités de l'Astral, que préoccupe le vif désir de communiquer tel ou tel message, de faire telle ou telle recommandation à ceux qu'elles ont laissés sur la terre. Dans le cas où ces recommandations auraient une importance réelle, il vaudrait certainement mieux qu'il leur fût possible de se libérer de leur inquiétude. En pareille circonstance, il serait bon que, par l'intermédiaire d'un psychique pouvant les comprendre ou d'un médium sérieux, elles puissent parler ou écrire, afin de mettre un terme à la hantise douloureuse qui les empêche de s'élever vers les sphères plus élevées.

Ajoutons, pour compléter les considérations générales concernant l'ensemble des régions que nous venons de décrire d'une manière succincte, que l'état karmique se retrouve dans chacune des subdivisions du Plan astral, qui sont au nombre de sept et que nous envisageons successivement dans leur série ascendante, c'est-à-dire de bas en haut, contraire à ce mode employé par les auteurs de divers ouvrages concernant la matière.

Ces sept régions diffèrent les unes des autres par la densité de leur substance astrale et c'est la densité proportionnelle de chacune des entités qui, par analogie, détermine la région qu'elle doit habiter temporairement. Ce sont les différences qui existent entre les divers états de matière qui forment barrière entre les régions contiguës dont les habitants ne peuvent pas plus entrer en contact avec ceux des Strates voisines, que le poisson des mers profondes ne peut tenir conversation avec l'aigle qui plane près des nuages.

Et maintenant, revenons au point où nous en sommes restés. C'est lentement, doucement, avons-nous dit, que le double éthérique entraînant avec lui les autres principes de l'homme, abandonne sur la couche mortelle le « tabernacle de chair » désormais vide et désaffecté. Toutes les énergies vitales qui rayonnaient vers l'extérieur du corps sont maintenant ramenées à l'intérieur où elles s'engourdissent, s'éteignent successivement, dans un agrégat de matières vivantes encore, mais dépourvues de tout pouvoir de perception.

C'est un adieu définitif que le moribond jette à la terre où s'est écoulée cette vie qu'il vient de voir se dérouler dans le tableau fantastique plus haut mentionné. Spectacle mélancolique où a surgi à ses yeux toute « la bataille de sa vie » avec ses amours et ses haines, ses ambitions réalisées ou déçues, ses rêves envolés, ses espérances évanouies, ses efforts suivis de quelques triomphes, mais plus souvent aussi de défaites amères... et c'est lui-même qui, faisant la synthèse de tout cet ensemble d'événements, de sensations, de sentiments et de souvenirs, augure de son passé ce que devra être son

avenir et comprend dans quelle région de l'Astral devra se passer la majeure partie de son existence posthume.

L'homme spirituellement développé et dont le corps astral se trouve déjà relativement purifié ne fera guère que traverser le Kama-Loka. Son corps karmique se désagrégeant avec rapidité, il se rendra sans délai au lieu que lui assigne le degré de son évolution. L'homme moins développé, mais dont la vie a été pure, traversera ces régions inférieures d'un vol moins rapide et y rêvera dans une pénible inconscience, jusqu'à ce que son corps mental, s'étant successivement dégagé des écorces astrales, il puisse se réveiller et pénétrer dans une strate supérieure. D'une façon générale, on peut dire que l'être s'éveille au contact des impressions qui correspondent à son état psychique, si bien que chaque homme se rend « au lieu qu'il s'est lui-même préparé. »

Les cas de suppression brusque de la vie physique, par accident, mort subite, meurtre ou suicide, sous quelque forme que ce soit, méritent une mention spéciale, car ils diffèrent essentiellement de la mort normale qu'amène l'extinction des énergies vitales qu'ont naturellement épuisées la vieillesse ou les maladies.

Si la victime d'un accident quelconque est pure et à tendances spirituelles, elle sera l'objet d'une protection spéciale et dormira paisiblement jusqu'au terme qui était assigné à son existence physique. Mais dans les cas contraires, elle restera consciente, effarée, ne pouvant comprendre qu'elle a perdu son corps matériel et de plus sera parfois obsédée, plus ou moins longtemps, par le souvenir de l'heure tragique où fut brisée sa vie terrestre et à l'horreur de laquelle elle ne peut se soustraire. C'est ainsi qu'un assassin exécuté à la suite de son crime, continuera longtemps à vivre et à revivre la scène du meurtre qu'il a perpétré, non moins que les événements qui l'ont suivie, renouvelant sans cesse son forfait démoniaque et repassant par toutes les terreurs de son arrestation, de son jugement, et de son exécution. C'est ainsi, encore, qu'un suicidé coupable de tel ou tel méfait et hanté par les angoisses qui l'ont poussé à sa détermination finale, recommencera automatiquement et avec une persistance macabre la perpétration de l'acte fatal, accompagné de ses hésitations de ses luttes désespérées et des affres de son agonie.

Arrivons maintenant à l'examen de la subdivision des strates du Kama-Loka. La première d'entre elles, la plus inférieure, correspond aux différentes catégories d' « enfers » que décrivent nombre de Livres indous et bouddhistes. Sombre, lourde et déprimante est l'ambiance de ce lieu lamentable; tous les désirs les plus bas, tous les sentiments les plus odieux trouvent là les matériaux nécessaires à leur réalisation. Le caractère repoussant de cette région est accru par le fait que la physionomie extérieure de cha-

que être est l'expression véritable et révélatrice de son intime nature, de telle sorte que l'homme en proie à ses passions grossières a pleinement l'air de ce qu'il est en réalité. Ce sont des formes hideuses, mi-humaines, mi-animales qui servent de vêtements, c'est-à-dire de corps, aux âmes dégradées devenues incontestablement bestiales. Et c'est en raison de ces appropriations répugnantes et caractéristiques, que dans le monde astral nul ne peut dissimuler sous un voile d'hypocrisie ses pensées honteuses ou coupables. Tel est l'homme en son intérieur, tel il apparaît au dehors, rayonnant de beauté, quand son âme est pure et noble, repoussant de laideur, quand sa nature est basse et capable de tous les excès.

Et combien sont nombreuses ces formes répulsives dans le triste monde que nous décrivons ici! Peut-on s'en étonner du reste, quand on songe que la population de ces bas-fonds de l'Astral se recrute parmi les pires rebuts de l'humanité : voleurs, assassins, criminels de toutes catégories, ivrognes et débauchés? Les seules personnalités d'un caractère plus élevé qui se trouvent dans ce pandémonium et qui y demeurent un certain temps, sont des suicidés, qui en mettant fin à leurs jours ont voulu échapper à la punition que leur réservait la justice humaine. L'on n'y trouve pas du reste tous les suicidés, étant donné que ce genre de mort violente est le résultat de causes très diverses, parmi lesquelles il en est, parfois, qui peuvent être considérées comme relativement excusables.

Quelle que soit l'horreur de ces lieux abominables, quelle que soit la pitié que nous inspire l'abjection des êtres qui les habitent, l'on ne peut oublier que c'est l'homme lui-même qui est le seul artisan de sa propre misère. N'ayant subi par la mort d'autre changement que la perte de son enveloppe corporelle, il y étale ses passions dans toute leur hideur tragique. Surexcitées par les pires suggestions, brûlées par des convoitises charnelles qu'elles ne peuvent satisfaire faute d'organes sensoriels, les âmes errent furieuses et inassouvies au travers du ténébreux séjour. Et si, encore, elles y demeuraient enfermées, mais malheureusement elles parviennent parfois à s'en échapper. Elles retournent alors sur la terre où les y attirent de désastreuses affinités. Elles s'amassent et rôdent autour de tous ses mauvais lieux, de ses maisons de débauche, de ses bouges où l'on s'enivre et portent les hommes qui les fréquentent à des actes de perversité qu'elles voudraient elles-mêmes commettre. Des assassins qui ont péri sur l'échafaud, pleins de haine et brûlant de se venger, attisent dans le cœur de tout homme aux instincts criminels le feu des passions les plus exécrables... Tels sont hélas! les résultats, dangereux pour la société elle-même, de ses lois de répression qui sanctionnent les exécutions capitales.

C'est encore, ici, dans ces régions expiatrices, que se trouve l'enfer de l'impitoyable vivisecteur dont l'âme se voit entourée de ses victimes muti-

lées, hurlantes, dont les formes, non pas vivifiées par les âmes des pauvres bêtes sacrifiées, mais galvanisées par des vies élémentales toutes frémissantes de haine contre l'homme insouciant et sinistre bourreau, le poursuivent, l'obsèdent et le contraignent à répéter sans cesse ses pires expériences dont il reconnaît alors toute l'horreur, mais à laquelle il ne peut échapper, poussé qu'il est à s'infliger cette torture par son âme de tourmenteur qui, n'ayant plus de victimes à martyriser, tourne contre lui-même ses propres cruautés.

Effroyable monde que celui-là, bien véritable enfer que ces bas-fonds du Kama-Loka, où fermente et s'exacerbe le mal... jusqu'à ce que les obstinations fléchissent, que les cœurs s'amollissent et se repentent, que la lumière, enfin, pénètre dans ces âmes sombres, — alors que les incorrigibles, les magiciens noirs, les démoniaques de toutes catégories s'en vont, emportés par leur propre fureur et roulent dans ce monde terrible, ténébreux, où, suivant le témoignage d'un clairvoyant qui l'a visité, il n'y a « ni air, ni eau, ni rien », et où ils endurent d'inexprimables souffrances... jusqu'au jour, plus ou moins lointain, où lassés, domptés, brisés par la torture, ils finissent par comprendre que l'on ne peut lutter contre l'immuable Loi dont « nul ne se moque et ne se moquera jamais »... mais qui ne veut pas la mort du pécheur, qui, tout au contraire, « veut sa conversion et sa vie. »

Et c'est pourquoi, tous reviendront à la Lumière éternelle, inextinguible, dont les rayons, d'un bout de l'Univers à l'autre, transperceront les ténèbres et anéantiront le Mal dont la royauté n'est que temporaire.

(*A suivre.*) ED. GRIMARD

Le dégagement du corps astral

L'existence du corps astral, qui a été enseignée de tout temps par les initiés, est la base fondamentale de la théorie des phénomènes métapsychiques.

En ce moment M. Durville publie une série d'expériences des plus intéressantes faites par lui à l'aide de deux sujets dont l'un, Madame Lambert, a été entraînée dans le sens du dégagement de son corps astral, il y a plus de quinze ans déjà, par le colonel de Rochas qui a publié, sous le pseudonyme de Lecomte, le résultat de quelques-uns de ses essais dans le journal de Nadar (Paris-Photographe) *du 30 juin 1894 et dans le* Lotus bleu *du 27 juin 1895.*

Ces deux revues étant peu répandues dans le public spirite, nous croyons utile

de les reproduire ici et nous donnons aujourd'hui l'article du Paris-Photographe (1).

La Rédaction.

PHOTOGRAPHIE SPIRITE

I

De tout temps, les mystères de l'au-delà ont surexcité l'imagination humaine naturellement portée au merveilleux ; mais ces phénomènes sont tellement éphémères et fugaces, qu'il faut une méthode très sévère pour les étudier et les contrôler, et que, de plus, les personnes qui se livrent à ces investigations soient à l'abri de tout soupçon. Dans ces sortes d'études, il est nécessaire de tenir compte des nombreuses causes d'erreur et d'exagération ; aussi est-il prudent de s'avancer pas à pas, et de ne pas tirer des conclusions prématurées. Nous ne pouvons, dans cette revue, traiter d'une manière complète tous les phénomènes produits par le magnétisme ; le sujet serait trop long et sortirait du cadre imposé par *Paris-Photographe* ; les personnes que la question pourrait intéresser n'ont qu'à se reporter aux publications spéciales traitant de cette science. Nous voulons présenter simplement aujourd'hui, à nos lecteurs, les travaux qui ont été faits sur les phénomènes psychiques et qui ont été contrôlés à l'aide de la photographie, sans en tirer aucune conclusion *à priori*. Nous commencerons par donner quelques détails sur la manière dont les photographies spirites sont, paraît-il, journellement faites en Amérique, en laissant au lecteur le soin de faire la part de l'imagination yankee.

« Onset, 14 août 1893, chez M. Foster, *photographe spirite*. — Le matin dans une petite chambre louée pour la circonstance, et un appareil photographique ordinaire, Foster me fait asseoir, braque l'appareil sur moi et démasque l'objectif. Une première fois l'objectif en pleine lumière. Puis il fait l'obscurité, démasque une seconde fois l'objectif et fait jouer un petit orgue de barbarie. Après une minute, des coups frappés se font entendre ; Foster tire les rideaux et me congédie. Le jour suivant il me montra le cliché développé avec trois têtes de face groupées autour de moi. Coût 2 dollars.

« Les trois têtes, estompées vaguement, offrent une ressemblance non moins vague avec trois personnes de ma connaissance, toutes vivantes.

(1) Nous sommes heureux de pouvoir annoncer à cette occasion que le montant de la souscription organisée par M. Emmanuel Vauchez pour l'enregistrement photographique des radiations invisibles s'élève aujourd'hui à 47.000 francs.

« Ayant demandé s'il était permis d'apporter son appareil photographique pour une séance de contrôle, ce médium me répondit qu'il valait mieux se servir du sien à cause du magnétisme dont il était imprégné et qu'il ne garantissait rien avec les autres.

« D'après M. Foster 50 pour 100 environ des têtes d'esprits sont reconnues.

« Les séances, d'après le prospectus, ne se donnent qu'à une personne à la fois. Il n'est pas permis d'amener un photographe. On a prétendu que les lentilles portent des figures gravées d'avance, ce qui serait trop coûteux et absurde ; que le fond porte des figures invisibles à l'œil et qui impressionnent la plaque. On est prié d'apporter son fond ainsi que des plaques marquées afin qu'on ne puisse pas les changer. »

La partie de ce récit, qui traite ces expériences d'une façon un peu... trop commerciale, lui enlève tout caractère de vérité et peut très justement susciter les doutes, mais il n'en est plus de même pour les expériences suivantes qui présentent plus d'authenticité ; nous les avons extraites d'un article du célèbre naturaliste anglais, sir Alfred Russel Wallace, membre de la Société royale de Londres, qui est l'équivalent de notre Académie des sciences. Cet article a été publié en France dans les *Annales des sciences psychiques*, dirigées par le Dr Ch. Richet, professeur de physiologie à la Faculté de médecine de Paris.

LES FANTÔMES PEUVENT ÊTRE PHOTOGRAPHIÉS ET SONT PAR CONSÉQUENT DES RÉALITÉS OBJECTIVES

« On se moque fréquemment de ce qu'on appelle « les photographies d'esprits », parce que l'on peut facilement en imiter quelques-unes. Mais un peu de réflexion montrera que cette facilité même permet également de se mettre en garde contre l'imposture, puisque les moyens d'imitation sont si bien connus. Dans tous les cas, on admettra qu'un photographe expérimenté, qui fournit les plaques et voit faire toutes les opérations, ou les fait lui-même, ne peut être trompé à ce point. Cette expérience a été expliquée maintes et maintes fois, et on est bien obligé de conclure que les fantômes, soit visibles ou invisibles aux personnes présentes, peuvent être et ont été photographiés. Nous donnons un bref exposé des preuves à l'appui de cette assertion.

« Un photographe de New-York, nommé Mumler, fut le premier qui obtint des photographies d'esprits, et en 1869, il fut arrêté et jugé pour s'être procuré de l'argent par escroquerie et imposture ; mais après un long procès on l'acquitta faute de preuves. La réalité d'expériences extraordinaires était cependant démontrée. Un photographe de profession, M. W. H. Slee, de

Poughkeepsie, examina le procédé des épreuves, et quoiqu'il n'y eût rien que d'habituel dans la manière de Mumler, des formes fantastiques apparurent sur les plaques. Mumler vint lui-même dans l'atelier de M. Slee, sans apporter avec lui aucuns matériaux, et cependant les mêmes résultats se produisirent. M. J. Gurney, de New-York, qui avait fait de la photographie pendant vingt-trois ans, démontra que, après un examen sévère, on ne pouvait découvrir aucune supercherie dans le procédé de Mumler. Cependant, un troisième photographe, M. W.-W. Silver, de Brooklyn, fournit encore une preuve à l'appui. Il fit fréquemment lui-même l'expérience complète, se servant de sa chambre noire et de ses matériaux ; mais, quand Mumler était présent et plaçait simplement la main sur la chambre noire pendant l'opération, des formes paraissaient sur les plaques en même temps que l'image de la personne qui posait. Nous avons le serment fait devant les tribunaux par trois experts qui avaient tous les moyens possibles de découvrir l'imposture, si elle avait existé ; ils déclarèrent tous qu'il ne pouvait y en avoir.

« Il serait facile de citer plus de vingt cas dans lesquels des personnes bien connues ont déclaré, par la voix de la presse, qu'elles ont obtenu des photographies ressemblantes d'amis défunts, alors qu'elles-mêmes étaient complètement inconnues au photographe et qu'il n'existait ni portrait, ni photographie de la personne morte. Cependant, on objecte que, dans tous ces cas, les formes sont plus ou moins fantastiques et que la ressemblance supposée peut être imaginaire. Je préfère donc ne pas donner que le témoignage des experts, quant à l'apparition des formes autres que celles des personnages visibles sur les plaques photographiques. Les séries les plus remarquables d'expériences qui aient jamais été faites, à cet égard, sont peut-être celles qui furent continuées pendant trois années, par feu M. John Beaties, de Clifton, photographe retiré des affaires après vingt années d'expérience, et par le Dr Thomson, M. D. (Edin.), médecin également retiré, et qui avait pratiqué la photographie, en amateur, pendant vingt-cinq ans. Ces deux gentlemen faisaient eux-mêmes tout le travail matériel photographique, agissant avec un médium qui n'était pas photographe. Ils prirent des centaines d'épreuves par séries de trois, consécutivement obtenues dans l'intervalle de quelques secondes ; les résultats sont d'autant plus remarquables, et d'autant moins sujets à quelque suspicion que ce soit, qu'il n'y a pas, dans toutes ces séries, ce que l'on appelle communément une photographie spirite, c'est-à-dire la ressemblance affaiblie d'aucune personne décédée, mais toutes sont plus ou moins élémentaires, laissant voir divers placards de lumière subissant des modifications déterminées de contours ; s'élevant parfois jusqu'à composer des formes humaines indécises, ou, semble-t-il, des visages en profil, ou des effluves lumineux pareils à ceux des étoiles. Dans aucun cas, l'on n'a pu constater que la production de ces images fût

due à quelque cause connue. Je possède une série de ces photographies remarquables, au nombre de trente-deux, que M. Beaties m'a données. J'ajoute que je connaissais personnellement le Dr Thomson, qui m'a confirmé l'exposé de M. Beaties en ce qui concerne les conditions et les circonstances dans lesquelles ces photographies ont été obtenues. Nous avons donc là une investigation scientifique, entreprise par deux experts bien exercés et auxquels on n'a pu en imposer ; or, ils démontrent ce fait, que des formes de fantômes et d'effluves lumineux, tout à fait invisibles à des observateurs habituels, peuvent cependant réfléchir ou émettre des rayons actiniques, de manière à marquer leurs formes et changements de formes sur une plaque photographique ordinaire. Une preuve additionnelle de ce phénomène extraordinaire est que fréquemment, et toujours dans les dernières expériences, le médium, spontanément, décrivait ce qu'il voyait, et que l'image prise à cet instant révélait toujours la figure décrite. Dans l'une de ces épreuves, on voit le médium regardant avec attention et indiquant quelque chose de la main. Tandis qu'il était ainsi, il s'était écrié : « Quelle brillante lumière là-haut, ne la voyez-vous pas ? » Or, l'épreuve montre la lumière brillante, là où se dirigeaient et l'œil et le geste du médium.

« Les expériences de M. Thomas Slater, opticien (d'Euston Road, London), ont une grande importance, parce qu'elles confirment ces résultats. Il obtint des images supplémentaires sur ses plaques, alors que les personnes de sa famille étaient seules présentes, et, dans un cas, lorsqu'il était parfaitement seul ; citons encore les épreuves de M. R. Williams d'Haywards Heath ; celles de M. Croill Taylor, l'éditeur du *Journal de photographie* ; celles aussi de plusieurs autres photographes de profession ou amateurs. Tous s'accordent à dire que, toutes choses étant placées sous leur contrôle, des images fantômales, en outre de l'image du modèle, parurent sur les plaques, sans cause mécanique ou chimique que l'on pût constater ou concevoir.

« Dans les cas jusqu'ici présentés, les fantômes ou images photographiés ont été invisibles pour toutes les personnes présentes, à l'exception des médiums, et quelquefois même pour eux. Mais nous avons aussi des exemples de la reproduction photographique d'une forme visible, ou apparition, arrivant en présence d'un médium.

« Une photographie très réussie d'une forme spirite, qui apparut dans des conditions très sévères d'expérimentation, avec Miss Cook comme médium, fut prise par M. Harison, qui était alors éditeur du journal *le Spiritualiste*. On peut voir une gravure reproduisant cette photographie au frontispice de l'ouvrage d'Epes Sargent, intitulé *Preuve palpable de l'Immortalité*, avec un compte rendu des conditions dans lesquelles l'épreuve a été prise, signé par les cinq personnes qui étaient présentes. Depuis lors, M. Crookes a obtenu de nombreuses photographies (plus de quarante en tout) dans son

propre laboratoire, avec le même médium ; et il a eu toute facilité de constater que le fantôme, qui apparaissait et disparaissait dans des conditions qui rendaient le doute impossible, n'était pas un être humain, et était très différent du médium dans tous ses traits caractéristiques.

« Cette longue série d'expériences et d'épreuves photographiques, dont on n'a donné qu'un extrait très bref, n'a pas même été mentionnée, jusqu'ici, par les investigateurs de la Société des Recherches psychiques ; mais ils ne peuvent pas continuer plus longtemps à les ignorer, puisqu'ils se sont donné la tâche de réunir la somme d'évidence des phénomènes psychiques, celle d'estimer consciencieusement le poids de chacun des groupes dans lesquels cette évidence peut être rangée. Eh bien, j'avance que cette preuve photographique est, en qualité, supérieure à toutes les preuves qu'ils ont réunies jusqu'à présent, et cela pour deux raisons : en premier lieu, c'est une preuve expérimentale, et l'épreuve est rarement possible dans les phénomènes psychiques plus élevés ; en second lieu, c'est une preuve apportée par des experts, dans une opération dont tous les détails leur sont parfaitement familiers. Et j'avance en outre qu'elle ne peut être ignorée, parce qu'elle va au fond même de la question, et offre la démonstration la plus complète et la plus décisive du problème de la subjectivité ou de l'objectivité des apparitions. »

Nous n'oserons pas toutefois conseiller aux chercheurs de nous suivre dans cette voie à cause des dangers qu'elle peut présenter. Ceux-là seuls devront s'y engager qui auront le courage de se consacrer pendant des années à ces études dispendieuses, en se résignant à progresser lentement, de façon à sentir l'un de ses pieds bien affermi sur le terrain qu'on vient de conquérir avant d'avancer l'autre dans l'inconnu.

Nous allons passer maintenant à l'exposé de nos propres expériences ; mais nous croyons nécessaire, pour être compris, d'exposer auparavant, d'une façon sommaire, les résultats qui paraissent aujourd'hui acquis scientifiquement sur ce qu'on appelle le sommeil magnétique.

II

Quelques personnes endormies au moyen de passes mesmériques arrivent, à la suite d'un entraînement plus ou moins long, à passer par une série d'états alternés, analogues à la veille et au sommeil (1), où les états de veille successifs sont caractérisés par l'apparition et le développement de facultés que ces personnes ne possèdent point dans leur état ordinaire, et inverse-

(1) Nous appellerons *Phases de léthargie*, les états analogues au sommeil ordinaire, et *États de l'hypnose*, les états analogues à la veille.

ment, par la diminution progressive de quelques-unes de leurs facultés normales.

L'une de ces facultés nouvelles est une hyperesthésie de la vue telle, que le sujet, lorsqu'il est arrivé à un état déterminé de l'hypnose, perçoit, sous forme de vapeur lumineuse ou de rayons plus ou moins colorés, les effluves émis par certaines substances, notamment par le corps humain (Les sujets très sensibles voient généralement ce corps recouvert d'un duvet brillant ; bleu à droite, rouge à gauche). Développée chez le sujet A, cette faculté va nous servir à suivre le développement d'une autre faculté qui se rapporte au sens du tact.

Prenons un second sujet B, présentant à l'état de veille la sensibilité cutanée normale, et agissons également sur lui avec des passes. Dès le début de l'hypnose, la sensibilité disparaît de la surface de la peau, en même temps que le duvet lumineux qui la recouvrait semble, pour le sujet A, se dissoudre peu à peu dans l'atmosphère.

Quand le sommeil est devenu assez profond, ce même sujet A voit se former, à 3 ou 4 centimètres de la peau du sujet B, un brouillard léger qui, peu à peu, se condense en devenant plus brillant, de façon à prendre, en définitive, l'apparence d'une couche très mince qui suit, à la distance indiquée, les contours du corps.

Si le *magnétiseur* agit sur cette couche d'une façon quelconque, B éprouve les mêmes sensations que si l'on avait agi sur sa peau, et il ne sent rien si l'on agit ailleurs que sur cette couche.

Si l'on continue la magnétisation, A verra se former d'une manière analogue autour de B une série de couches équidistantes, et B ne sentira les attouchements, les brûlures, les piqûres, etc., que si on agit sur ces couches (1), qui se succèdent parfois jusqu'à une distance de plusieurs mètres.

Au bout d'un temps variable, généralement après la septième ou la huitième phase de léthargie, les couches, dont l'intensité se développait principalement sur les côtés du sujet, se coagulent pour ainsi dire en une sorte de fantôme bleuâtre placé à sa droite, à la distance d'un mètre environ. Ce fantôme prend rapidement la forme et la position de la moitié droite du corps du sujet qui ne sent plus que les actions exercées sur la portion de l'espace occupée par ce fantôme ou (mais à un bien moindre degré) sur les liens qui réunissent les parties correspondantes du corps matériel et du *corps*

(1) Ces couches représentent des maxima de sensibilité ; leur équidistance, qui est généralement de 7 à 8 centimètres, est toujours le double de la distance de la première couche à la peau, dont la surface présente le premier minimum de sensibilité.

On peut expliquer l'existence de ces maxima et minima par la production d'ondes de même amplitude partant de la surface du corps à des intervalles différents ; il paraît naturel de les rattacher aux deux grands mouvements rythmiques de l'organisme, la respiration et les battements du cœur.

fluidique. Ce dernier répète, du reste, comme une ombre, tous les mouvements exécutés par le premier (1).

De nouvelles passes déterminent la formation, à gauche du sujet, et à peu près à la même distance, d'un second demi-fantôme jouissant des mêmes propriétés que le premier, mais qui est rouge au lieu d'être bleu.

Poursuivons encore la magnétisation, et après une ou deux nouvelles phases de léthargie, les deux sujets voyants s'accorderont à dire que les deux demi-fantômes de B se sont peu à peu allongés du côté de l'opérateur en émettant des flammes mobiles et ont fini par se souder de manière à former entre cet opérateur et le sujet un fantôme complet, bleu à droite, rouge à gauche.

Ce fantôme devient de plus en plus matériel et aussi de moins en moins *sensible*, à mesure que le fluide du magnétiseur remplace (c'est du moins une hypothèse qu'on peut admettre) dans le corps du sujet, le propre fluide de celui-ci qui s'extériorise dans le double. Ses vêtements, qui dès le début ne présentaient qu'une forme indéterminée et rappelaient ces suaires blancs que la tradition attribue aux spectres, se précisent, prennent des formes nettes, tout en restant transparents comme le reste du corps astral à travers lequel les voyants aperçoivent les objets placés en arrière. Le sujet A, non seulement le voit, mais il peut le palper et en reconnaître toutes les formes avec la main dont B ressent l'attouchement. Bien plus, d'autres sensitifs éveillés, incapables de voir le fantôme, peuvent également le palper et éprouver de sa part exactement l'impression que produirait un corps matériel ; d'autres se bornent à éprouver une impression de fraîcheur comparable à un vent léger, quand ils pénètrent avec la main dans l'espace occupé par le double.

Quant au sujet B, il a perdu progressivement ses forces ; il ne peut plus maintenant remuer aucun de ses membres; mais, par sa volonté, il est capable de faire mouvoir son corps astral, de lui faire traverser des murailles et de voir ainsi, confusément, ce qui se passe dans une pièce voisine (2).

Nous avons toujours arrêté nos expériences au moment où les sujets n'avaient plus la force de parler et de nous guider par leurs impressions, mais nous sommes porté à supposer que, si j'avais eu l'audace de les pousser jusqu'à ce qu'ils eussent perdu connaissance, comme les médiums qui se

(1) Quelques sujets voient, dès ce moment, leur propre corps matériel, comme s'ils en étaient sortis et manifestent pour lui un sentiment de dédain souvent observé par les magnétiseurs chez leurs somnambules extatiques.

(2) Un jeune homme, qui prépare en ce moment sa licence de philosophie, présente cette propriété particulière de pouvoir faire mouvoir chacun de ses demi-fantômes séparément et de les envoyer au loin séparément ; il voit alors les objets que ces demi-fantômes éclairent de leur lueur propre.

dédoublent spontanément, il aurait été possible de rendre perceptible, à tous, le fantôme perçu seulement par les sensitifs.

Quelle peut être la nature des effluves lumineux dont la condensation a formé le corps astral? C'est ce qu'il est difficile de dire encore, mais voici quelques observations qui peuvent servir de point d'appui à des recherches ultérieures.

D'abord, ces effluves traversent certains corps et sont arrêtés par d'autres; ils s'emmagasinent dans ces derniers qui sont l'eau, les corps gras ou gélatineux comme la cire ou le blanc d'œuf ou encore les corps pelucheux ou à texture lâche comme le velours et les tricots de laine ; en cela ils se comportent comme les odeurs.

Quand on place sur le passage des couches lumineuses un prisme de matière transparente pour elles, en plâtre par exemple, ces couches sont déviées.

Quand on laisse séjourner un corps absorbant, tel qu'un morceau de cire à proximité de la main, par exemple, d'un sujet extériorisé et qu'on emporte le morceau de cire ainsi saturé à une certaine distance, le sujet ressent à cette main les attouchements que l'on fait au morceau de cire ; il les ressentirait sur le front si la cire avait séjourné près du front. *C'est là le principe de l'envoûtement.* On remarquera l'analogie de ce phénomène avec celui des substances phosphorescentes qui, obscures par elles-mêmes, se chargent de lumière au voisinage d'une source lumineuse et renvoient ensuite cette provision de lumière, jusqu'à ce qu'elles l'aient épuisée par rayonnement.

Les effluves jouissent au moins de deux propriétés de la matière. J'ai déjà dit qu'ils pouvaient être touchés quand ils étaient suffisamment condensés dans le fantôme ; j'ajouterai que le fantôme lui-même peut être vu par réflexion dans une glace.

Il n'y avait donc ni présomption ni témérité de chercher à fixer sur la plaque photographique, d'abord les effluves à l'aide desquels la sensibilité s'extériorise, puis l'image des doubles ou fantômes constitués par la condensation de ces effluves ; c'est à ces essais que nous nous sommes livré et nous donnons ci-dessous les résultats des expériences que nous avons faites dans les ateliers et les laboratoires de M. Nadar, en présence de MM. Paul Nadar, Barlemont, docteur-médecin, et avec l'aide de M. Anthonny Guerronnan.

III

1re EXPÉRIENCE.

Après avoir mis le châssis contenant la plaque sur les genoux de Mme O... éveillée mais extériorisée (1), et l'y avoir laissé quelques minutes pour éta-

(1) Mme O... est une jeune femme artiste, professeur dans les écoles de la ville de Paris,

blir le rapport, on a placé le châssis dans l'appareil et on a laissé poser pendant une vingtaine de secondes sous un jour assez faible.

Je suis ensuite descendu avec Mme O... et l'opérateur à l'étage inférieur dans la chambre noire. Mme O... a ressenti la sensation de la fraîcheur de l'eau quand on a mis la plaque dans la cuvette pour la développer.

Quand la plaque a été développée, nous avons constaté que Mme O..., placée à quelque distance, ressentait un malaise chaque fois qu'on touchait la plaque, mais ne localisait pas la sensation au point touché sur son image. En revanche, elle éprouvait des maux de cœur chaque fois qu'on remuait la cuvette contenant le liquide qui avait servi au développement et qui se trouvait à quelques mètres. J'en ai conclu que l'agent transmetteur de sensibilité s'était redissous presque en entier dans les eaux de lavage.

2e EXPÉRIENCE.

J'ai endormi fortement Mme O..., et nous avons recommencé l'opération de la même manière; mais Mme O... est restée endormie sur sa chaise pendant que l'opérateur se rendait dans le laboratoire pour développer la plaque. A un moment donné Mme O... a fait des contorsions comme si elle ressentait des douleurs à l'estomac ; on a constaté qu'à ce moment l'opérateur cassait, par accident, la plaque en la mettant dans le bain.

La plaque cassée fut remontée dans la cuvette ; le sujet ressentit encore un malaise vague et non localisé quand on piquait son image ; il avait également des maux de cœur quand on agitait l'eau de la cuvette.

3e EXPÉRIENCE.

Pendant que le sujet dormait encore, on avait fait une seconde épreuve de sa personne et on avait pris aussi une photographie de la paume de ma main droite, à peu près en grandeur naturelle, de manière à remplir une plaque de même grandeur que celle où se trouvait le portrait de Mme O...

Mme O... étant réveillée et causant avec nous, l'opérateur, caché derrière un paravent à proximité, plaça la photographie de ma main au-dessus de celle du sujet, les deux couches de gélatine tournées l'une sur l'autre, selon mes instructions données à *l'insu du sujet* qui ne se doutait même pas qu'une expérience de ce genre dût être tentée.

J'avais supposé que, puisque j'endormais Mme O... simplement en présentant à distance la paume de ma main droite devant son front, ma main rayonnait, et que ce rayonnement pourrait être emmagasiné dans une plaque de

qui jouit de la propriété d'extérioriser le sens du tact, c'est-à-dire de ressentir à distance les attouchements, sous des influences magnétiques très faibles et même sans être endormie.

gélatine, comme le rayonnement du sujet lui-même quand il était extériorisé. Cette image de ma main, rendant ensuite à son tour par rayonnement l'agent dont elle s'était chargée, devait communiquer les vibrations productrices de l'hypnose à l'image de Mme O... qui, servant simplement de relai, les transmettrait à Mme O... elle-même si elle se trouvait assez près.

Ce que j'avais prévu arriva: au moment où l'opérateur, caché par le paravent, plaçait les deux plaques en regard, Mme O...cessait de parler et s'endormait presque instantanément.

Je passai alors moi-même derrière le paravent et je *réveillai le sujet en soufflant sur son image.*

Puis nous recommençons l'expérience, le sujet ignorant, comme c'est la règle, qu'il s'est endormi puis réveillé ; le second essai réussit comme le premier.

Nous prévînmes alors Mme O... de ce qui s'était passé ; elle eut beaucoup de peine à le croire. Comme elle est très peu suggestible, même en état d'hypnose, elle nous assura qu'elle allait résister à l'envie de dormir si réellement elle se produisait, et que nous ne parviendrions pas à amener le sommeil chez elle. L'opérateur ramena les deux plaques en regard en sa présence, et la lutte ne dura guère plus d'une minute, elle s'endormit encore.

4e EXPÉRIENCE.

Elle s'est faite avec un autre sujet, Mme Lambert. Le cliché ayant été sensibilisé par contact préalable du sujet, et exposé, on a égratigné au hasard la couche de gélatine sensible, avec deux coups d'épingles. Le sujet, qui se trouvait à quelques mètres du cliché mais qui ne pouvait voir ce qu'on faisait à ce cliché, a jeté un cri et a retiré vivement sa main droite sur laquelle ont apparu, au bout de deux ou trois minutes, deux raies rouges sous-cutanées. Lorsqu'on eut développé et fixé la plaque, on s'est aperçu que les coups d'épingle avaient été en effet donnés sur le dos de la main droite, et que l'épingle, en glissant sur le verre, avait produit deux déchirures placées de la même façon que les stigmates apparus sur la main du sujet.

5e EXPÉRIENCE.

Le sujet est encore Mme Lambert. Nous étions parvenus à obtenir avec elle la production du fantôme lumineux à sa droite et nous ignorions alors qu'on pouvait aller plus loin dans cet ordre de manifestations.

Il s'agissait de voir si le fantôme lumineux pourrait impressionner une plaque photographique. Pour cela nous fîmes asseoir Mme L... dans le cabinet noir où M. Nadar produit ses agrandissements à l'aide de la lumière oxhydrique. Derrière elle était disposé un écran d'étoffe d'un noir mat.

Le sujet, soumis à la magnétisation, ayant déclaré que le fantôme était formé à environ un mètre d'elle sur sa droite, j'avançai ma main vers l'endroit indiqué jusqu'au moment où il sentit le contact de cette main, ce qui indiquait que je touchais le fantôme; on alluma un papier pour éclairer ma main et on put mettre ainsi au point un appareil braqué sur elle. On reboucha l'objectif. On plaça le châssis avec la plaque dans l'appareil. On retomba dans l'obscurité et on déboucha de nouveau l'objectif pour commencer la pose qui se prolongea pendant près d'un quart d'heure, jusqu'au moment où Mme Lambert déclara qu'elle s'affaiblissait de plus en plus et qu'elle allait s'évanouir.

Pendant toute la pose Mme Lambert nous tenait au courant de ses impressions. Elle voyait sur la droite ce qu'elle appelait son double, sous forme d'une vapeur lumineuse bleuâtre, à peine distincte pour le corps, mais avec des effluves partant des pieds, et beaucoup plus nette pour la figure qui lui apparaissait toujours de profil et comme enveloppée de flammes vacillantes.

Quel ne fut pas notre étonnement quand, en développant la plaque, nous vîmes surgir sur cette plaque qui avait été braquée à un mètre du sujet sur un écran absolument noir, une tache représentant un profil humain exactement comme l'indiquait le sujet.

L'étonnement s'accrut encore quand nous réfléchîmes que, si le sujet voyait son double de profil, l'objectif qui était en face devait le voir de face. Nous supposâmes d'abord que puisque le double répétait, au dire de Mme L... et des autres sujets sur lesquels nous avions déjà expérimenté, les mouvements du corps matériel comme son ombre, il était à supposer que la plaque avait été impressionnée au moment où Mme L... se tournait de profil pour regarder ce que faisait son double. Mais alors, le profil aurait dû être tourné en sens contraire et on aurait dû voir la moitié gauche au lieu de la moitié droite de la figure. Du reste, le cliché portait deux taches, l'une sous la narine, l'autre sous l'œil droit. Quand nous eûmes acquis, par l'examen microscopique, la conviction que ces taches n'étaient dues ni à la plaque de verre ni à une impureté de la couche de bromure d'argent, j'eus l'idée que correspondant à des points brillants, elles pouvaient être la trace de deux de ces points hypnogènes par lesquels le fluide des sujets paraît s'échapper beaucoup plus vivement que par les autres parties du corps. L'expérience faite avec toutes les précautions possibles, me révéla, en effet, que le sujet possédait, sur la partie droite de la figure, sous l'œil et sous la narine, deux points hypnogènes dont je ne me doutais pas et qui me furent ainsi révélés ; il n'y avait pas de points hypnogènes sur la partie gauche.

Il était donc bien établi que c'était la partie droite de la figure du fantôme qui avait impressionné la plaque : mais comment cela pouvait-il se faire ? Ce n'est que plusieurs semaines après que je reconnus, ainsi que je l'ai dit

dans le § II, que le fantôme qui se produisait à sa droite n'était que la reproduction de la moitié droite de son corps.

6e, 7e et 8e expériences.

Lorsque nous eûmes reconnu le processus, d'abord des deux demi-fantômes successifs et enfin du fantôme complet, nous cherchâmes à photographier ce dernier avec deux objectifs le visant l'un sur sa droite, l'autre sur sa gauche; mais nos essais répétés, trois fois, furent vains. Chaque fois nous obtînmes, du côté bleu, quelques taches plus ou moins vagues et rien ou à peu près rien du côté rouge. Il faut faire remarquer que, par une malheureuse coïncidence, ces trois dernières tentatives eurent lieu en des jours pluvieux tandis que notre cinquième expérience avait été faite par un temps très sec. Le sujet prétendait que les effluves lumineux qu'il voyait se répandre et s'agiter autour de son corps se dissolvaient en grande partie dans l'air humide avant de pénétrer dans l'objectif et qu'elles n'avaient probablement plus la force d'arriver à la plaque. En effet nous avons pu constater que la lentille de l'objectif était couverte, chaque fois, d'une légère buée provenant de la condensation de l'eau atmosphérique, et le sujet ressentait les attouchements faits sur cette buée.

IV

En présence des affirmations si extraordinaires que nous venons de présenter, le lecteur, qui se donne la peine de réfléchir, pour se faire à lui-même une opinion raisonnée, sera, nous n'en doutons pas, dans un grand embarras, et cet embarras, il lui sera difficile d'en sortir à moins d'avoir beaucoup expérimenté par lui-même.

Les expériences faites par d'autres ne peuvent, en effet, dans l'espèce, jamais être bien concluantes : ce sont des *monstrations* et non des *démonstrations*, parce que l'opérateur, qui veut faire une sorte de cours, ne peut guère que répéter les expériences qu'il a déjà faites et dont il connaît la possibilité. On peut donc justement supposer que le sujet, même en admettant sa bonne foi, est dressé ou au moins entraîné, et l'on sait ce que l'entraînement peut produire chez les natures mobiles sur lesquelles on opère.

C'est pour cela que nous croyons nécessaire, nous, expérimentateur, d'indiquer le degré de confiance que nous avons dans le résultat de nos propres opérations.

Je considère comme absolument démontré le fait de l'extériorisation de la sensibilité *relativement au magnétiseur* ou aux personnes qui sont en rapport avec lui.

Je considère également comme certain le fait de l'absorption des effluves

par certaines substances et l'action du lien qui réunit alors ces substances au corps du sujet.

Les stigmates produits sur le corps du sujet, à la suite d'une action sur la couche de sensibilité extériorisée dans l'air ou fixée dans une substance absorbante, prouvent que le sujet a réellement ressenti l'action, mais il n'est pas absolument démontré que les stigmates ne se sont pas ensuite produits sous l'influence de l'imagination du sujet.

Enfin, je suis très porté à admettre l'existence des fantômes et du processus à l'aide duquel ils paraissent se former; mais, ici encore, les faits ne sont pas encore assez nombreux pour que ma conviction soit absolue, malgré la preuve photographique que j'en ai donnée, preuve qui, malheureusement, est restée unique et dépourvue, à mon avis, d'une netteté suffisante. Il ne serait, en effet, pas absolument impossible que des taches fortuites se soient produites, par des causes inconnues, dans le cliché et que les coïncidences que nous avons signalées ne soient l'effet du pur hasard.

L'avenir nous éclairera probablement sur ce point; mais qu'il nous donne tort ou raison, il nous a paru utile de faire connaître aux chercheurs ce que nous avons vu, pour attirer l'attention sur des phénomènes analogues s'ils venaient à se produire.

Choix de Communications par l'Écriture automatique, obtenues au groupe du Mans. Médium, Mlle L...

Communication du 1er juin 1909

Sur des mains de marbre trouvées dans des fouilles.

O mains de marbre blanc que la terre mystérieuse et jalouse vient de laisser retirer de son sein ; vous qui avez été caressées des regards des Grecs fidèles, lorsqu'ils apportaient à leur déesse l'hommage qu'elle réclamait de ces esprits encore attardés à l'admiration des formes ; mains fragiles et pourtant parvenues à nous après des siècles, vous avez, dans le même geste, replié toujours vos doigts admirables vers la paume que de fines lignes font paraître plus vivante !

Vous gardez le secret des âges passés et vous êtes bien un symbole divin. Comme la nature, vous recelez, dans la matière inerte qui vous forme, la pensée secrète de l'artiste qui vous a sculptées.

D'où êtes-vous venues, à travers les temps ? et quelle déesse possédait ces

mains fines et pleines de pensées ? Apparteniez-vous à la sévère Athénée, ou à cette Vénus que l'antiquité révérait à l'égal de la nature, dont elle n'était peut-être qu'un symbole ?

En quel jour lumineux et plein de l'inspiration des dieux, l'artiste a-t-il imprimé sa pensée au marbre inerte qu'on lui avait apporté pour en tirer la statue dont vous faites partie, mains fragiles et qui pourtant restez seules pour témoigner de l'art de cet homme ? Vous reposez, détachées des bras dont vous nous apportez un idéal d'art que nous ne comprenons pas, et vous rendez un peu plus fort le lien qui nous unit à nos ancêtres, dont nous sommes peut-être les fils dégénérés. Comme des mains vivantes qui relient les hommes de chair dans les gestes d'affection ou de haine, vous nous apportez une sympathie de nos semblables. Il me semble que vos doigts vont s'étendre et que le marbre va s'animer pour me donner, à moi, dont les siècles ont fait une âme incrédule et égoïste, le secret qui liera peut-être le passé au présent.

Mais non, ce n'est qu'un rêve de mon imagination enfiévrée; vous reposez toujours, ô mains si belles et si pures, sur le sein de la terre qui vous a vigilement gardées pour les humains à venir. Votre blancheur s'harmonise avec la poussière blanche que soulèvent les ouvriers en fouillant ce sol sacré, et leurs regards se tournent vers vous, vous demandant, comme moi, votre histoire. La terre en gardera le secret. Nous dirons à nos frères que vous faites partie de quelque noble statue qui parait le temple sacré; vous irez, dans un musée, réveiller l'admiration lassée des hommes et soulever des louanges qui seront peut-être inconscientes et fausses. Mais vous y serez moins belles que sur le sol de l'antique patrie, parmi ces terres que l'ardent soleil dévore et qui ont protégé votre séculaire sommeil, ô mains de marbre, qui venez nous donner, après les temps écoulés, la sensation de la présence de nos pères !

CANOVA

Communication du 8 juin 1909

Un souvenir puissant m'attire vers la terre et me donne l'illusion de la vie de mes amis. Il est doux à l'âme de sentir se réveiller en soi les scènes du passé, et je cherche à rendre plus facile mon évolution, en revenant contempler les paysages oubliés de la terre nourricière, dont j'ai tant aimé les spectacles.

Je suis venue voir votre coucher de soleil. Nous sommes continuellement dans la lumière éthérée, divine. Pour nous, il n'est pas de nuit, mais j'ai senti se réveiller en moi le souvenir de la douce obscurité, et j'ai voulu que mes yeux d'âme puissent de nouveau voir s'obscurcir les montagnes et les

peines. J'aime à oublier mon état d'esprit pour pouvoir remercier Dieu d'avoir fait le présent aussi beau en le comparant au passé, comme le printemps semble plus gai, plus fleuri, après le triste hiver, et je ne sens jamais autant palpiter en moi les forces que Dieu a voulu donner à mon âme pour la précipiter vers lui, que dans une reconstitution de cet état imparfait, mais parfois si riche en promesse, que vous nommez l'incarnation.

Mon âme, dans la lumière, attend la venue d'une nouvelle aube, et elle appelle la nuit qui lui donnera l'impatience d'une nouvelle vérité, afin de pouvoir mieux aimer la splendeur du nouvel idéal.

Votre terre aussi chante l'espoir, mais vous ne savez pas toujours vous rappeler que vous passez. Vous êtes comme les oiseaux posés sur les arbres, vous vous envolerez joyeux aux premières heures du jour. Mais vous savez que l'oiseau aussi attend la nuit pour pouvoir se reposer dans le sein du Seigneur. Nous sommes alternativement dans la lumière et la nuit de la vérité, au fur et à mesure qu'elle nous éclaire plus ou moins.

Herbes des champs, petites fleurs, ensuite oiseaux, vous appelez le soleil, vous voulez vivre dans la clarté. Vous donnez à toute âme une leçon qu'elle ne comprend pas toujours. Je voudrais écouter vos hymnes et, comme vous, m'incliner sous le souffle du vent et m'élancer de l'ombre vers plus de lumière.

Chers amis, chers animaux, chères plantes, témoins de nos anciennes vies, soyez bons pour celle qui est votre sœur aînée qui vous aime, mais qui n'a pas encore toute la vérité, toute l'affection qu'elle désirerait vous donner.

Mme MICHELET

LOIN DE LA TERRE

(Vol d'âmes pendant le sommeil).

L'étoile d'argent qui se lève,
Aux cœurs humains semble parler ;
Sur l'aile d'opale du rêve,
Il est temps de nous envoler
Dans l'azur au calme mystère,
Loin, bien loin de l'obscure terre
Où l'obstacle arrête en chemin,
Où l'on se fuit, où l'on s'égare ;
Ah ! pour que rien ne nous sépare,
Mon frère, donne-moi la main.

A travers la brume légère,
Jetant son voile autour de nous,
Charmés par la voix passagère
Du zéphir tendre au chant si doux,
Montons plus haut, montons encore,
Cherchons une plus pure aurore,
Cherchons des soirs moins estompés,
Une terre, un point dans l'espace
Où le regret plus vite passe,
Où les espoirs soient moins trompés.

Mais dans l'immensité sereine
Les instants sont vraiment heureux ;
Ici les cœurs n'ont plus de haine,
Plus de grands courroux douloureux ;
Oubliant les humaines fièvres,
On ne sent naître sur les lèvres
Que des mots doux et bienveillants ;
On ne sait railler ni maudire,
Des anges l'on a le sourire,
Et l'âme des petits enfants.

Entends-tu, brillante cohorte,
Les astres aux roulements sourds ?
Pour la force qui les emporte
Ces énormes ne sont pas lourds.
Là-bas de grands soleils s'avivent ;
Sur les planètes qui les suivent
En tourbillons vertigineux,
Flores et faunes vont paraître :
Des rapports de la chose à l'être
La Nature attache les nœuds.

Plus loin, d'autres astres pâlissent ;
Pour eux comme pour les humains,
Les temps destructeurs accomplissent
L'œuvre de leurs fatales mains.
De leurs sols où plus rien ne bouge,
Ils répandent la braise rouge

Dans les espaces consternés ;
Mais par leurs cendres fécondantes
Se formeront, poudres ardentes,
Les germes d'astres nouveaux-nés.

Un rayon pur s'élance et vole ;
— Rayon charmant, où donc vas-tu ?
— Je vais poser une auréole
Au noble front de la vertu.
— Serait-ce là-bas sur la terre
Où le mal épand son mystère,
Que cette plante a pu fleurir ?
— Un être y vit dans les alarmes
Et n'a que tortures et larmes ;
Pour s'élever il faut souffrir !

Un autre rayon luit et passe.
— Où vas-tu donc rayon gracieux ?
Pourquoi franchir ainsi l'espace ?
Ne te plais-tu pas dans les cieux ?
— Je vais où le devoir m'appelle ;
La frêle fleur serait moins belle.
Si de mon jour étincelant
Je n'illuminais la rosée
Que le matin frais a posée
Sur son calice rose et blanc.

— Et vous, clartés fuyant si vite,
Clartés du ciel, mouvant trésor,
Où courez-vous ? — Dieu nous invite
Au bal orné de lustres d'or.
Nous brillerons dans les lumières,
Et sur le front des beautés fières
Mettrons des feux aux diamants,
Afin qu'au retour de l'aurore,
(La force veut créer encore),
Les amis deviennent amants.

Où vont ces brumes obscurcies,
Ces tourbillonnantes vapeurs ?
Sont-ce les effluves noircies
De soleils tachés et trompeurs ?

— Nous sommes semences de mondes,
Et dans l'éther aux pures ondes
Nous formons de nouveaux soleils,
Afin qu'après la mort des astres,
Comme tous ayant leurs désastres,
S'en allument de plus vermeils !

Montons, montons dans l'étendue,
Au milieu des fourmillements
D'astres, à marche éperdue,
Éblouissant les firmaments.
Oh ! que l'œuvre éternelle est grande,
Quels hosannas et quelle offrande
Au Dieu de la vie et du jour !
Quels nombres, quelles multitudes
D'êtres peuplant les amplitudes
De l'immensité sans contour !...

Montons, ami, montons encore,
— Il faudra descendre pourtant ;
Voici le lever de l'aurore
Sur la terre où l'on nous attend.
— Déjà retourner sur la terre
Où le mal épand son mystère,
Où l'obstacle arrête en chemin,
Où l'on se fuit, où l'on s'égare !
Ah ! pour que rien ne nous sépare,
Mon frère, donne-moi la main !

Dr Flasschoen.

LE PROBLÈME RELIGIEUX

(*Suite.*)

CHAPITRE X

L'ÉTAT ET L'ÉGLISE EN FRANCE SOUS LES MÉROVINGIENS

Quand on s'inscrit contre des opinions historiques aussi anciennes et aussi invétérées que celles dont nous venons de parler, on soulève naturellement des objections plus ou moins spécieuses auxquelles il faut répondre.

« Si les barbares en général, et les Francs en particulier, avaient été des hommes doux, cléments, pacifiques, tels que vous nous les décrivez, comment se fait-il qu'une fois établis en Gaule ils aient commis tous les brigandages, tous les crimes, tous les massacres que les historiens ont enregistrés et nous ont transmis sur leur compte ? Qui se trompe et qui nous trompe, des historiens antérieurs ou des historiens postérieurs à la conquête ? »

Il y a sans doute de l'exagération dans les cruautés que l'on a attribuées aux Francs après la conquête, nous en verrons la raison bientôt. Néanmoins, il est certain que beaucoup de faits bien établis ne paraissent pas à leur honneur ni à leur avantage, et sont tout à fait en opposition avec les mœurs qu'Agathias, Procope, Friscus et d'autres historiens attribuent aux barbares. Cherchons donc le mot de cette antinomie.

Notons d'abord que les invasions franques ont commencé vers le début du Ve siècle. Le règne de Pharamond, le premier roi franc authentique, date de 426. Or, l'histoire ne dit rien de ce roi, ni de ses premiers successeurs, qui soit contraire à ce que nous ont enseigné les historiens cités jusqu'ici.

Pour voir les princes francs se massacrer entre eux, entre frères et cousins et assassiner les femmes et les enfants de leurs adversaires, leurs belles-sœurs et leurs neveux, il faut arriver vers la fin du règne du fier Sicambre que fut Clovis. Que s'est-il donc passé?

Hé! mon Dieu! rien que de bien simple. Le fier Sicambre a baissé la tête et s'est fait casser une petite fiole dessus par un prélat chrétien. Clovis s'est converti au christianisme en 496.

— Qu'est-ce que cela prouve ? Que voulez-vous dire ou insinuer?

— Suivez bien mon raisonnement : Le système politique romain, fondé sur le privilège, c'est-à-dire sur l'exploitation de la masse du peuple par un petit nombre, qui s'appelle modestement « l'élite », convenait sans doute à ceux qui en profitaient. Le renversement de ce système par les barbares ne fut donc pas du goût de tout le monde, et spécialement du goût des évêques chrétiens qui, depuis Constantin, jouissaient des plus grandes faveurs (1).

Il était donc naturel que ces prélats fussent mécontents de la révolution opérée par les barbares et du régime libéral établi par les Francs, et il était non moins naturel qu'ils désirassent restaurer le régime déchu et qu'ils prissent les mesures nécessaires pour réaliser leur désir.

(1) Comme l'a remarqué A. Thierry, l'esprit romain, esprit de paresse, de parasitisme, de rapine, de privilège, conservait dans la personne des évêques, qui en avaient vécu jusqu'aux invasions, des représentants influents et tenaces, qui travaillèrent avec ardeur et persévérance à sa restauration.

Bien entendu, ils ont laissé peu de traces de leur conspiration. Ces choses-là ne se crient pas sur les toits. Cependant, en lisant entre les lignes, et même dans les lignes, on pourrait en découvrir quelques-unes.

L'histoire nous apprend, par exemple, que Saint-Remy, évêque de Reims, écrivit à Clovis (506) et lui donna des conseils et des préceptes pour régner chrétiennement.

Qu'est-ce que régner chrétiennement? Est-ce suivre les traces de ses prédécesseurs? Évidemment non, ces conseils auraient été superflus ; nous savons d'ailleurs que le Sicambre a fait tout le contraire de ses pères.

Régner chrétiennement, l'histoire de tous les temps antérieurs et postérieurs le prouve, depuis Constantin jusqu'à nos jours, c'est combler les chrétiens de richesses et de faveurs, leur accorder des privilèges de toutes sortes, enlever aux laïcs leurs propriétés pour les donner aux évêques et aux moines. Voilà bien, effectivement ce qu'ont fait, à partir de Clovis, tous les rois mérovingiens.

Sitôt devenu chrétien, ce prince se montra un parfait modèle de cruauté et de fourberie. Désirant s'emparer du royaume des Visigoths, il met en avant l'intérêt de la religion et donne pour prétexte l'arianisme d'Alarée, leur roi. Les Visigoths étaient en effet ariens, mais pacifiques et tolérants, comme nous l'avons vu. Alarée avait même permis qu'un concile se tint à Ayde, dans son royaume.

Jamais rassasié de domination, ou talonné par les évêques et sa sainte femme Clotilde, Clovis, « par des trahisons et par des meurtres », dit l'histoire, fait périr tous les rois de sa parenté pour s'emparer de leurs États.

Le procédé est bien romain, et voici qui est bien chrétien : dans le même temps il édifie des quantités d'églises et de monastères ; on dirait qu'il donne leur part du butin à ses directeurs de conscience. Ce qu'il y a du moins de certain, c'est que pas un évêque n'a protesté contre ces atrocités, pas plus, d'ailleurs, que contre celles du même genre que les rois suivants avaient commises. Au contraire : lisez Grégoire de Tours, par exemple, vous verrez qu'il est plutôt édifié que scandalisé de pareils actes, et qu'il les approuve *in petto* et même ouvertement.

Sainte-Clotilde, veuve de Clovis, qui occupe une belle place dans le paradis du dieu des armées, et qui connaissait à fond la doctrine du pardon des injures, excite ses trois fils cadets à porter la guerre dans le royaume des Burgondes. Les fils d'une si sainte mère se montrèrent dignes de leur sang et de leur foi. Nous avons vu quels étaient les mœurs des Bourguignons. Il se peut que Clotilde eût des griefs contre leur roi, ou plutôt contre le père de ce roi, mais, même d'après la loi du talion, ce n'était pas une raison pour s'en prendre au peuple.

L'élan est donné ; la plupart des rois mérovingiens, tous plus chrétiens

les uns que les autres, l'ont suivi. Ceux qui voudront s'en assurer n'auront qu'à lire les chroniques et histoires de cette époque. Et, je le répète, aucun prélat n'a protesté, beaucoup ont applaudi et ont pris part à la curée.

Les rois donnaient aux églises et monastères la meilleure partie de leurs biens et de ceux qu'ils « conquéraient » par des trahisons et des meurtres. Et les Églises acceptaient. Elles n'étaient même jamais rassasiées. Sous peine de se ruiner, les rois ne pouvaient pas donner indéfiniment aux Églises, car ils n'avaient pas d'autres revenus que les produits de leurs domaines et les présents (dons gratuits) de leurs vassaux.

Tous leurs biens finissant par se convertir en bénéfices ecclésiastiques, les rois se trouvaient arrêtés dans leur munificence et dans leur désir de monter au ciel. Ils se virent bientôt dans la nécessité de reprendre aux uns pour donner aux autres. Mais ce ne fut qu'au péril de leur âme, car, à leur mort, ils furent damnés ou sauvés, suivant qu'ils avaient donné ou repris aux Églises, et ils furent damnés, par les uns, sauvés par les autres, sans que la raison en soit difficile à découvrir.

Pour satisfaire leur zèle religieux et pour remplacer leurs domaines aliénés, les rois cherchèrent — sans doute à l'instigation du clergé, — à mettre le peuple à contribution ; mais celui-ci ne se laissait pas plumer ; il n'était plus romain et pas encore assez chrétien ; il lacérait les rôles et faisait de mauvais partis aux exécuteurs.

Il semble même que le bon Dieu, le vrai Dieu, — pas celui des armées, — se mettait du côté du peuple et punissait les imposteurs (1).

Grégoire de Tours raconte que Frédégonde, pendant la dernière maladie de ses fils, dit au roi Chilpéric : « Voilà que nous perdons nos enfants ; ce sont les larmes des pauvres, les gémissements des veuves et des orphelins qui les tuent. Croyez-moi, brûlons tous les édits injustes que nous avons rendus pour lever des taxes, et contentons-nous des revenus qui ont suffi à votre père. »

Les édits furent effectivement jetés au feu, ce qui prouve que Chilpéric avait bon cœur, car les revenus de son père étaient passés avec le capital de ses mains dans celles de l'Eglise. Il s'en plaignait amèrement, le pauvre ! disait, ce qui était vrai, qu'il n'y avait plus d'autres rois que les évêques.

Mais il trouva un moyen de prendre sa revanche ; il cassait la plupart des testaments faits en faveur des moines et du clergé, « ces pauvres bons Pères, comme dit Rabelais qui n'ont que leur vie en ce monde ! »

On pense bien que ce roi fait partie de la liste noire et que les moines ont envoyé son âme au plus profond de leur enfer.

(1) C'est ainsi que Bodin, dans sa *République*, appelle les princes qui chargent leurs peuples d'impôts.

Toute l'histoire de France sous la première race peut résumer en trois mots; la chasse aux bénéfices ecclésiastiques. Tant que les rois mérovingiens eurent de quoi donner à l'Eglise, leurs personnes furent sacrées. Quand ils furent ruinés, l'Eglises les « rasa » et les remplaça par de plus riches, les carlovingiens, qui devinrent sacrés à leur tour, pour la même raison et dans la même mesure.

Si la protection de l'Eglise profite à quelqu'un, ce n'est certes pas au protecteur, l'Etat. Profite-t-elle du moins à l'Eglises et à ses ministres? Les faits confirment-ils ou infirment-ils les principes économiques que nous avons établis au chapitre 11?

Les bénéfices et privilèges accordés à l'Eglise par Clovis et ses successeurs ne tardèrent pas à produire leurs effets naturels et habituels: afflux des concurrents dans l'industrie — car c'est bien une industrie, et peu noble quand elle est ainsi exercée — privilégiée. Si bien que, dès l'an 511, on se voit obligé de mettre des limites à l'entrée dans la carrière cléricale. Un concile de cette année décide qu'on ne recevra aucun laïc dans le clergé que par ordre du roi ou avec « la permission du juge, excepté les enfants et descendants des clercs. »

Ce canon, n'ayant pas de sanction, ne fut évidemment pas appliqué. L'eût-il été, qu'il n'aurait point remédié au mal dont il est le symptôme. Il est, en effet, d'autant plus facile de franchir les barrières officielles qu'on est plus léger; et puis, les « autorités » ne sont-elles pas les premières à abuser de leurs prérogatives?

On s'aperçut donc bientôt que le roi faisait un mauvais usage de la faculté que lui avait conférée le concile de 511; et pour y obvier, un nouveau concile, en 557, défend l'entrée dans l'épiscopat, par l'autorité du prince contre la volonté des évêques.

Ce nouveau décret ne paraît pas avoir été plus observé que son aîné, car on trouve dans Marculfe la formule d'un brevet de nomination royale d'un laïc à un évêché. « Les vrais rois y nommaient donc malgré la défense des conciles, et la nomination tombait souvent sur des laïcs. »

Non seulement les nominations royales aux évêchés tombaient sur des laïcs, mais celles des prêtres par les évêques portaient sur de parfaits ignorants. Le concile de 589 défend aux évêques de recevoir prêtres ou diacres ceux qui ne savent pas lire.

Les lettrés ne devaient pourtant pas manquer en France, si l'on considère le grand nombre d'écoles, peuplées de milliers d'écoliers, que les Bénédictins mentionnent à cette époque dans leur *Histoire littéraire de la France*. Les esprits mal faits ne pourraient-ils pas soupçonner que l'ignorance des candidats à la prêtrise était grassement rachetée en espèces sonnantes?

Quoi qu'il en soit, toutes ces restrictions et mille autres qu'on peut trou-

ver, si l'on veut prendre la peine de chercher dans les actes des conciles, ont manifestement pour but de délimiter la concurrence effrénée que la protection royale avait introduite dans le domaine de l'industrie cléricale, et elle prouve que cette protection était funeste non seulement à la religion, mais à ses ministres.

Voici une autre preuve du même fait. La dîme fut d'abord donnée volontairement au clergé par les fidèles. Il était naturel de ne plus la servir aux églises enrichies par les munificences royales ; c'était un moyen logique de rétablir, en partie, l'équilibre rompu. Mais par toutes les raisons que nous avons vues, les privilégiés ne sont jamais rassasiés et ne peuvent l'être. C'est pourquoi un canon du concile de Mâcon (585), souvent réitéré ensuite, rend la dîme obligatoire sous peine d'excommunication, « parce que les lois divines l'ont établie. »

On oublie que ces mêmes lois, divines ou humaines, avaient exclu les lévites de la propriété et des bénéfices.

Nous pourrions citer beaucoup d'autres faits prouvant que la protection religieuse, sous la première race, a engendré la concurrence effrénée, la surabondance de l'office des services religieux avec toutes les conséquences qui s'ensuivent, et qu'elle a tourné au désavantage moral et même matériel du clergé lui-même. Mais il est inutile d'épuiser le sujet. Il suffit d'en dire assez pour démontrer notre thèse et pour indiquer la voie à ceux qui voudraient des preuves plus abondantes.

CHAPITRE IX

LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE SOUS LES MÉROVINGIENS.

A l'origine de la monarchie française, les partisans du système politique et social romain étaient peu nombreux. Les Francs y étaient évidemment opposés ; il en était de même des Gaulois des classes moyenne et inférieure, qui avaient tant souffert du fiscalisme, nécessaire pour entretenir des légions césariennes et les légions chrétiennes.

Les rois, d'autre part, n'avaient que peu d'autorité, tant sur les personnes que sur les biens. Une partie du territoire était leur propriété et ils devaient se suffire avec les produits de leurs terres et les présents de leurs leudes.

Il y a donc tout lieu de croire, *a priori*, que le désordre dont nous venons de faire la description n'existait qu'à la surface de la société, (c'était le partage de ceux qui s'appellent eux-mêmes « l'élite »), et que le peuple, libre, était prospère et heureux.

Cette conjecture est encore le contre-pied de ce que nous enseigne l'histoire officielle ; mais, si nous suspectons la révélation biblique, nous ne devons pas moins soumettre la révélation historique à l'épreuve des faits.

Une fois établis dans la Gaule, les Francs, les Burgondes, les Goths et autres barbares reprirent leur train de vie habituel, restèrent tels qu'ils étaient d'avance : pacifiques, travailleurs, hospitaliers.

Les hommes exerçant les plus humbles métiers continuèrent d'arriver aux plus hautes fonctions. Saint Éloi, forgeron ou orfèvre avant de devenir évêque, fut premier ministre de Dagobert. Un marchand français nommé Samon fut élevé au trône de Hongrie. On peut voir dans les *Actes des Saints* que le suffrage du clergé et du peuple alla chercher Sévère, un tisserand de Ravenne, dans son atelier où il travaillait avec sa femme et sa fille, pour l'élever à la dignité épiscopale.

Le travail manuel continua donc de n'avoir rien d'avilissant. Ce qui le prouve encore mieux, c'est de voir des seigneurs, des rois même, épouser des filles d'ouvriers, ouvrières elles-mêmes. Chilpéric épouse Frédégonde, femme de chambre ; Cherebert prend Méroflède, fille d'un ouvrier en laine et Théodogilde, fille d'un pâtre ; Dagobert prend pour femme Nantilde, une nonne, qui l'avait charmé par sa belle voix. (V. Mezeray. *Hist. de Fr.*)

Si l'on en croyait des historiens modernes, libres-penseurs aussi bien que catholiques, la barbarie la plus complète régnait en France sous la première race. Par bonheur, les moines se sont trouvés là, juste à point, pour conserver une faible étincelle de la brillante civilisation romaine et entretenir le goût du travail. Ils ont débroussaillé la Gaule, défriché les forêts, exercé les arts et métiers, conservé les précieux monuments littéraires, philosophiques et scientifiques de la Grèce et de Rome. Sans les moines, tout était perdu. Quelle reconnaissance ne devons-nous pas aux moines pour nous avoir civilisés, et au christianisme qui nous a donné les moines !

En supposant que les moines aient fait tout ce qu'on dit, — ou tout ce qu'ils disent, car ce sont eux-mêmes qui l'assurent, — avant de leur en attribuer le mérite, il faut examiner si cela dérive de l'institution ou d'autres causes.

Si le monarchisme était une institution essentiellement laborieuse, une ruche active, un phalanstère comme les socialistes nous en promettent dans la société future, c'est dans le pays où le christianisme a pris naissance que le travail aurait dû être le plus en honneur dans les monastères.

Or, tout le monde convient que, presque dès l'origine, la paresse, et la corruption des moines d'Orient sont devenues proverbiales. Si les moines d'Occident ne les ont pas imités, c'est aux hommes et non à l'institution qu'en revient le mérite. Les moines d'Occident étaient des Gaulois, des Bourguignons, des Francs, aimant le travail et s'y livrant quoique moines et non parce que...

Et, de fait, le christianisme, qui prend pour modèles le lis des champs et les oiseaux du ciel, qui élève Marie au-dessus de Marthe, qui donne en

tout et partout la préférence à la vie contemplative sur la vie active, qui considère le travail comme la punition du péché originel, etc., ne contient rien dans sa doctrine qui puisse encourager au travail, bien au contraire.

Quant au rôle des moines par rapport aux lettres et aux sciences, bien loin de les conserver et de les avancer, ils ont fait tout leur possible pour détruire les ouvrages « profanes » anciens, et surtout contemporains, et pour falsifier ceux qu'ils n'ont pu détruire.

D'où vient que presque tous les ouvrages qui ont été écrits contre eux et contre leurs doctrines ont disparu et qu'il n'en est resté de traces que les citations faites par eux et choisies évidemment parmi les plus faciles à réfuter?

Qui a répandu parmi nous le culte du système politique romain, le mépris de nos ancêtres, Gaulois et Francs, les erreurs historiques sans nombre dont nous avons donné quelques échantillons? Les moines et les évêques.

Jugez de ce qu'ils ont toujours été par ce qu'ils étaient encore au XIII^e^ siècle, où ils ont exclu des études, non seulement les œuvres de Platon, mais la plupart de celles d'Aristote, où ils ont même interdit aux fidèles de lire la Bible, leur Bible!

La haine des sciences était, d'ailleurs, aussi bien dans l'esprit de leur doctrine que le mépris du travail. A quoi bon chercher quand on croit posséder la vérité absolue, révélée par Dieu lui-même?

La société française a donc vécu, sous la première race des rois francs, malgré le christianisme et non grâce à lui, comme on nous l'a enseigné jusqu'à ce jour, sans aucune preuve, et en dépit des preuves les plus évidentes du contraire. Elle a même progressé plus qu'on ne le croit; mais les peuples peu gouvernés et peu malheureux ont peu d'histoire.

CHAPITRE XII

L'ÉTAT ET L'ÉGLISE SOUS LA SECONDE RACE

Sous la première race, les bénéfices ecclésiastiques ne furent, comme nous l'avons vu, que précaires et arbitrairement donnés et repris par les rois. Tant qu'il en fut ainsi, le mal et ses conséquences ne furent que superficiels. Mais cela ne pouvait durer, et sous les Carlovingiens les bénéfices devinrent perpétuels, les élections populaires pour les dignités ecclésiastiques furent abolies, la dîme fut rendue obligatoire, etc.

Pépin d'Héristal, un puissant seigneur qui s'élevait sur la royauté ruinée et qui devint maire du palais, admit les évêques aux assemblées du champ de mars, où ils n'avaient pas encore siégé; « nouvelle adresse, dit le P. Daniel, (*It cit de ter*), pour s'attacher le corps ecclésiastique », et pour préparer le chemin du trône à sa race. Le maire du palais connaissait son clergé romain; il ne fut point trompé dans son attente. Le dernier des Mérovingiens

fut rasé et confiné dans un monastère et Pépin le Bref fut élevé au pouvoir royal par le clergé qui avait juré fidélité à Clovis et à toute sa postérité, et qui fit le même serment, également tenu, pour la race carlovingienne.

Le pape Étienne III, dans l'espoir d'obtenir du nouveau parvenu un royaume temporel pour Saint-Pierre et ses successeurs, s'adresse à Pépin, qu'il appelle ici *nouveau Moïse*.

Pépin le Bref ne paraît pourtant pas avoir fait grand'chose pour le clergé: il fallait bien donner à la nouvelle dynastie le temps de s'asseoir, et puis, toute grande représentation doit être précédée de relâche pour répétition générale.

Mais Charlemagne regagna le temps perdu. Tout le monde sait qu'il fut un grand protecteur devant et pour le Seigneur. Il a été canonisé par l'Église et il ne l'a pas volé.

Tous les historiens de l'Église et de l'État racontent complaisamment ce que fit l'empereur d'Occident pour la religion chrétienne, c'est-à-dire pour les ministres. Nous n'y contredirons point; toute la différence de notre opinion avec la leur, c'est que nous regardons comme une calamité ce que les autres considèrent comme un bien. Nous laissons aux lecteurs le soin de chercher les preuves des panégyristes de Charlemagne, et nous donnerons seulement quelques-unes des nôtres.

Je ne dirai rien des guerres de Charlemagne contre les Lombards et les Saxons et de la manière dont elles ont été faites. Chacun sait que la sainte Église a trop horreur du sang pour avoir inspiré à Charlemagne les barbaries qu'il a commises.

Je ne parlerai pas non plus du rôle que jouèrent cet empereur — à l'instar des empereurs romains — et ses successeurs, dans les conciles et les affaires de l'Église, quoique le concile de Paris (829) convienne lui-même que « un des principaux obstacles au bien est que depuis longtemps les princes s'ingèrent plus qu'ils ne devraient dans les affaires ecclésiastiques, ce que le clergé, soit par cupidité ou par ignorance, s'occupe plus qu'il ne convient des affaires séculières. » La plupart des conciles, avant et après celui-ci, ont dit la même chose, et la même chose s'est toujours faite et se fait encore.

Je dirai seulement que la protection des Carlovingiens à l'Église a produit des conséquences que nous avons déjà constatées plusieurs fois.

« Maintenant, disait Boniface de Mayence, les sièges épiscopaux sont abandonnés à des laïques avares, pour en jouir, ou à des clercs débauchés et ignorants, ou à des fermiers publics pour en détourner les revenus à des usages tout profanes. »

Charlemagne lui-même est tout étonné de son propre courage, comme une poule qui a couvé des canetons.

« On demandera aux ecclésiastiques, dit-il, si c'est avoir renoncé au monde,

que d'augmenter chaque jour ses biens par toutes sortes d'artifices, en promettant le paradis et menaçant de l'enfer, en se servant du nom de Dieu ou de celui de quelque saint, pour dépouiller le riche et le pauvre, qui ont la simplicité de se laisser surprendre, et pour priver de leurs biens les héritiers légitimes, qui par là, se voyant réduits à la mendicité, deviennent nécessairement voleurs, parce qu'on leur a enlevé leur patrimoine. »

Nous avons eu un aperçu de l'orgueil du prélat sous l'empire romain. Le même fait se reproduit sous l'empire carlovingien. Le pape Jean VIII fait publier par le concile de Troyes, (877), le canon suivant : « Les puissances du monde traiteront les évêques avec toute sorte de respect, et n'auront jamais la hardiesse de s'asseoir devant eux s'ils ne l'ordonnent. » On sait que Hincmar, évêque de Reims, n'exagérait pas lorsqu'il disait que les rois de France étaient devenus « les vidames des évêques. »

Ils protégeaient, en effet, l'Église, non seulement sans aucune réciprocité, mais à leurs dépens, puisque les évêques se révoltent contre les rois, les excommunient, les déposent, Louis le Débonnaire, le fils de Charlemagne, fut le premier à éprouver ce genre de reconnaissance du clergé, et il ne fut pas le dernier.

Les prélats ne se bornaient pas à être immoraux ou amoraux eux-mêmes, comme le prouvent toute leur histoire et leurs propres déclarations dans les conciles ; ils fomentaient et encourageaient l'immoralité chez les fidèles.

Non seulement on voit, disent les historiens de cette époque, le scandale régner sur le saint-siège, et des femmes impudiques gouverner des papes dont le nom souillera éternellement l'histoire, mais « on voit les pontifes s'arroger le droit de dispenser de tout, et par ces dispenses lucratives anéantir la foi des serments, et rompre les liens de la société. »

C'est bien, comme on voit, la morale romaine, telle que l'histoire nous l'a présentée, que l'Église cherche à substituer à la morale barbare, à la bonne foi entre les hommes, base de toute société.

Les faveurs au clergé et les abus qui en résultèrent furent si scandaleux, que les hommes amoureux de l'indépendance, de la liberté et de l'égalité préférèrent émigrer que de vivre sous un pareil régime, quittes à revenir plus tard, lorsque le système aurait produit ses effets, la misère publique et la décadence.

Les Normands n'étaient pas autres, pour la plupart, que des Français émigrés ou exilés revenant prendre leur revanche des exactions et des violences exercées de concert par le pouvoir ecclésiastique soutenu par le pouvoir civil.

Déjà Charlemagne, vers la fin de son règne, prévoyait que la réaction ne tarderait pas à se produire. Effectivement, les Normands commencèrent

bientôt leurs incursions en France, brûlant, pillant, saccageant les monastères et les villes royales et épiscopales.

Charles le Chauve leur donna 7.000 livres pesant d'argent, à condition qu'ils sortiraient du royaume et n'y rentreraient pas. Ils acceptèrent et jurèrent, mais le clergé leur ayant enseigné que les serments n'engageaient que les imbéciles, ils revinrent si fréquemment, qu'avec un courage héroïque de la part de gens si intéressés, on préféra leur payer une contribution annuelle — l'Église a tant d'horreur du sang ! — qu'ils acceptèrent aussi, mais pour recommencer, jusqu'à ce qu'ils s'établissent finalement dans la Neustrie et ailleurs. L'Église avait fait là de bons élèves dans la doctrine et la pratique catholique et romaine.

Les Carlovingiens furent exclus du trône dans les mêmes conditions et pour les mêmes raisons que les Mérovingiens, et l'Église décerna la couronne à un protecteur plus puissant, Hugues Capet.

CHAPITRE XIII

L'ÉTAT ET L'ÉGLISE SOUS LA TROISIÈME RACE

La dynastie royale fut changée, mais le système politique ne le fut pas. Les principes romains étaient toujours soutenus par les mêmes champions, le régime du privilège se consolide et continue de s'étendre, comme nous allons le voir.

Les prélats, abbés et autres clercs, bien pourvus et augmentant chaque jour leurs richesses — et aussi leurs prétentions — par les dons des rois et des fidèles, par la ruse et même par la violence, continuèrent de se trouver en antagonisme, tant entre eux que contre les seigneurs laïcs, que les rois dépouillaient au profit des ecclésiastiques.

Les seigneurs laïcs réunissaient entre eux ou rassemblaient des vagabonds, routiers, brabançons, cotereaux, etc., pour reprendre les terres qui leur avaient été ravies (1).

(1) « Ils ardaient (brûlaient) les monastères et les églises (disent les *Chroniques de saint Denis*, où le peuple se retirait et tourmentait les prêtres et les religieux, les appelant *Cantatours* par dérision, et leur disait, quand il les battait, *Cantatours*, cantez, et puis leur donnait grandes buffes et grosses gouces... Les cottereaux écorchaient les prêtres, violaient les femmes sous les yeux de leurs maris, brûlaient les églises, brisaient les vases sacrés, faisaient des coiffes à leurs concubines avec le buiga bénit qu'on étend sous le calice en disant la messe » (Velly. *Hist. de Fr.*, p. 184 et 262).

C'est en vain que les rois défaisaient ces grandes Compagnies, elles se reformaient toujours : la cause restant, l'effet s'ensuivait. Pour en venir à bout on organisa des compagnies adverses : les Chaperons ; mais cette milice royale devint bientôt pire que les milices seigneuriales : « Le monde enfin fut en telle aventure, que pis sans comparaison avenait par le fait des Chaperons, que par le fait des Routiers » (*loc. cit.*, p. 284).

Les rois font leur possible pour défendre l'Église, mais ils sont trop pauvres et trop faibles pour réprimer les rebelles. On sait que Louis le Gros fut longtemps tenu en échec par le seigneur du Puiset.

Philippe II, surnommé *Auguste* par les Romains de France, ayant besoin d'argent pour défendre l'État, — c'est-à-dire l'Église, puisque celle-ci était tout, — demande des subsides au clergé de Reims, qui supplie le roi de se contenter du secours de ses prières. Quelque temps après, trois seigneurs dévastent les terres de l'église de Reims, qui s'empresse de réclamer le secours du roi. Philippe répond qu'il prierait ces seigneurs de laisser leur église en repos. Les seigneurs continuent leurs ravages ; le clergé envoie une nouvelle députation crier justice et vengeance : « De quoi vous plaignez-vous, répondit le roi, je vous ai protégés de mes prières, comme vous m'avez servi des vôtres. »

Les prélats et les moines se voyaient ainsi dans la nécessité de mettre la main à l'épée et de défendre eux-mêmes leurs bénéfices et privilèges ; mais, comme l'Église catholique a une sainte horreur du sang, les plus timorés d'entre les évêques trouvèrent un moyen terme. C'est ainsi que Philippe de Dreux, évêque de Beauvais, à la bataille de Bouvines, abattit le général anglais avec une massue de fer, dont il assommait les ennemis, se faisant un scrupule « de verser le sang humain. »

C'est sans doute ce vaillant prélat qui a suggéré à Rabelais son fameux personnage : Frère Jean des entommeures.

Tous les clercs n'étaient pas aussi belliqueux que cet évêque. Très contents de posséder des bénéfices et de jouir de privilèges de toutes sortes, ils tenaient peu à risquer leur peau pour les conserver.

Pour mettre fin aux revendications dont leurs biens étaient l'objet, les évêques proclamèrent la *Paix de Dieu ;* ils exigeaient du public le serment de ne plus prendre les armes, de ne pas revendiquer un bien usurpé, ni venger la mort de ses proches.

Les fidèles plus ou moins fidèles, sachant bien que le clergé n'observerait pas la paix jurée, puisqu'il s'arrogeait le droit d'en délier et dispenser les autres, ne tinrent pas compte de l'ordonnance et, faute de la *Paix de Dieu*, les seigneurs ecclésiastiques établirent la *Trêve de Dieu*, qui ne fut pas plus observée.

Les croisades furent un meilleur dérivatif aux déprédations clérico-royales et aux revendications seigneuriales.

Ces expéditions lointaines n'avaient aucune bonne raison d'être. Le tombeau de Jésus, ou ce qui passait pour l'être, était au pouvoir des Musulmans ; mais il était respecté par ceux-ci autant ou plus que par les chrétiens, puisque Jésus était considéré comme un grand prophète au même titre que

Mahomet. L'islamisme avait été une réaction, non contre le christianisme, mais contre l'Église, ce qui n'est pas du tout la même chose.

Avant les croisades, l'Europe, la France surtout, étaient en relations suivies et pacifiques avec toute l'Asie mineure, y compris la Palestine, relations tant intellectuelles que commerciales. Les divers cultes s'y coudoyaient sans s'y combattre ; les ministres de ces diverses religions s'invitaient mutuellement à assister aux cérémonies dans les grandes solennités ; partout où il n'était pas possible à chaque religion d'avoir son temple particulier, les exercices des divers cultes avaient lieu dans le même temple à des heures différentes, sans que l'on trouvât qu'il y eut là profanation (1).

Voilà à quel état de choses mirent fin les croisades, pour y substituer la guerre le pillage, le massacre, tous les crimes doublés de tous les vices. Ce fut la première étape de la politique coloniale, système qui a eu sa continuation dans le nouveau monde et son plein épanouissement de nos jours.

Naturellement, les croisades ne firent pas plus de bien en Occident qu'en Orient, et n'améliorèrent pas la situation politico-religieuse. Le même système continuant d'être suivi, les mêmes conséquences continuèrent à se produire. Suivons-les.

CHAPITRE XIV

L'ÉGLISE ET L'ÉCOLE

Un des principaux motifs ou prétextes que l'Église invoquait pour solliciter et obtenir bénéfices et privilèges des rois, dons et legs des particuliers, était l'instruction du peuple (et spécialement des pauvres), que les clercs étaient censés devoir répandre à profusion.

Nous avons vu que les clercs bénéficiaires étaient d'une ignorance crasse sous la première race. Il en fut de même sous la deuxième. Pour tâcher de nous convaincre que les Francs étaient des hommes stupides ou tout au moins frustes au superlatif, nos historiens nous rappellent qu'au temps de Charlemagne, avant que ce grand protecteur établît des écoles et des académies, « l'ignorance était si prodigieuse, qu'on exigeait des prêtres, comme une chose peu commune, qu'ils pussent entendre l'oraison dominicale. »

L'entendre, dans quelle langue ? En latin sans doute, la langue sacrée, car, dans sa propre langue, on la sait ou on ne la sait pas, et si on la sait, on l'entend. D'après la méthode que nous avons vu présider à leur recrute-

(1) V. *Les colonies franques de Syrie aux XII^e et XIII^e siècles*, par E. Rey, 1 vol. in-8° 1883. On peut encore se reporter au compte-rendu que j'ai fait de cet ouvrage dans le *Journal des Économistes* de septembre 1883, p. 448 et suiv. Rappelons aussi que Charlemagne entretint toujours alliance et amitié avec le calife Aaron al Raschild, qui lui envoya la clef du Saint Sépulcre en signe de la liberté de pèlerinage.

ment, il est possible que les prêtres aient ignoré cette oraison en latin et même en langue vulgaire, puisque ce n'était qu'une affaire de favoritisme. Les conciles et les capitulaires nous disent que les prêtres étaient ignorants, nous pouvons les croire ; mais il n'y a rien à en conclure pour les laïcs, à moins de soutenir que les écoles, si nombreuses et si fréquentées sous la première race, avaient déjà disparu sous l'influence des privilèges accordés à l'Église.

Sous la troisième race, la même ignorance continua de régner dans l'Église, — ce sont toujours les conciles qui nous l'assurent — même et surtout parmi les « gros bonnets ». Il en était encore de même au XIVe siècle, où nous croyons que Jacques Molny, le général des Templiers, ne savait ni lire ni écrire. Les écoles ne manquaient pourtant pas à cette époque et les universités étaient privilégiées.

Comment de tels hommes auraient-ils pu instruire les autres ? Aussi n'y songeaient-ils même pas. Ce sont des laïcs qui tenaient les écoles et y professaient. Les clercs qui voulaient s'instruire, — car il y en avait tout de même — allaient à ces écoles profanes. Les évêques et les conciles leur en font assez souvent un reproche.

Le plus fort dans cette affaire est que les clercs, qui n'enseignent pas après en avoir assumé la mission, transformèrent leur *devoir* en *droit* et voulurent soumettre les professeurs libres à contribution. C'est pour se soustraire à ce nouveau genre d'exactions que l'Université de Paris sollicita et obtint des papes et des rois des privilèges spéciaux à partir du XIIIe siècle.

Antérieurement à cette époque, l'Université existait comme association libre et indépendante des professeurs ; elle était en grand honneur et prospérité, du moins au moral, comme elle ne l'a jamais été depuis (1).

Ces écoles étaient très fréquentées, même par les clercs, comme nous venons de le dire. On y enseignait les sept arts, et la philosophie de Platon avait sa place dans les programmes au même rang que celle d'Aristote. L'Université privilégiée en exclut totalement les œuvres de Platon et en grande partie celles d'Aristote.

Il y avait deux moyens de résister aux prétentions des chantres de la cathédrale, qui avaient pris la haute main sur les écoles : combattre au besoin par la grève, les privilèges de l'Église, ou se faire privilégié soi-même. L'Université opta pour le second, ce fut un nouveau pas fait dans la voie de l'intervention protectrice de l'État.

J'ai montré quelques-unes des conséquences du privilège universitaire dans l'article sus-cité : *l'État et l'École* et dans beaucoup d'autres du même *Journal*, et j'espère bien y revenir plus tard. Pour le moment, je me borne

(1) *L'État et l'École*, dans le *Journal des économistes*, mars 1882.

à enregistrer le fait : que la protection engendre la protection et que les abus se greffent ainsi les uns sur les autres.

CHAPITRE XV

L'ÉGLISE ET LE TRAVAIL

Le travail intellectuel ne fut pas le seul objet des rapines du clergé. Ses prétentions s'étendirent sur tout travail agricole, commercial et industriel C'était la conséquence logique: 1° de la doctrine chrétienne et 2° de son système protecteur.

Celui-ci produit les deux effets contradictoires suivants : il augmente les espérances, les appétits, l'ambition, la cupidité des personnes qui exercent la profession privilégiée; et, d'autre part, attirant dans cette profession une surabondance de concurrents, ceux-ci se trouvent réduits à la gêne ou la misère et n'obtiennent même pas de quoi satisfaire leurs besoins ordinaires. Ils se voient ainsi réduits à réclamer toujours plus de privilèges et à défaut, à recourir à tous les expédients possibles et imaginables, y compris la violence, pour se procurer les moyens de vivre le plus luxueusement possible.

C'est ce que firent les moines. Qui n'a pas vu les ruines de quelques-uns des couvents rasés par la Révolution? Tous sont établis sur des lieux élevés, naturellement ou artificiellement fortifiés, commandant un ou plusieurs cours d'eau navigables ou routes.

De ces nids d'aigles, comme des oiseaux de proie les moines fondaient sur les bateliers, les charretiers, les conducteurs de chevaux ou de mulets, les colporteurs même, pour les mettre à contribution, pour prélever la dîme sur les marchandises ou autres biens qu'ils transportaient. Quand on avait rencontré sur sa route dix de ces repaires de serviteurs de Dieu, il ne restait plus rien, la cargaison était évanouie.

Étonnez-vous de l'acharnement que mirent les paysans et les provinciaux à détruire ces asiles de la prière, de la science, du travail, de la sobriété, de la chasteté, de l'humilité, de la pauvreté, de la charité, de toutes les vertus!

Il en fut de l'industrie et même du salaire des ouvriers et manœuvres, comme du commerce, tout fut soumis à la dîme. Et notez que ce ne sont pas là des exceptions, des cas isolés et irréguliers condamnés par l'Église ; c'est au contraire ordonné par les conciles, qui prescrivent de payer la dîme *même de son propre travail.* « L'industrie qui vous fait vivre, dit le Concile de Soissons (909) aux artisans, appartient à Dieu ; vous lui en devez donc la dîme. »

Dieu, en effet, est le créateur, donc le souverain seigneur de toutes choses; il a par conséquent droit sur tout ce que nous possédons ou produisons et

s'il se contente d'un dixième, nous devons nous estimer très heureux et nous montrer très reconnaissants.

Il est vrai que l'artisan aurait pu répondre : que Dieu vienne chercher sa part, je la lui donnerai bien volontiers. Mais l'Église a des chevilles pour tous les trous : Dieu ne descend pas du ciel pour si peu, mais il a des représentants sur la terre, qui sont l'Église et ses ministres.

Il y a tout lieu de croire que les artisans ont présenté l'objection que nous venons de dire ; mais l'Église avait pour soutenir ses « droits » le bras séculier, la puissance civile, et il fallut s'exécuter quand on ne put pas faire autrement.

Voilà comment l'Église chrétienne du moyen-âge a contribué et encouragé le travail !

Pour résister à cette exploitation du travail manuel, il y avait, comme pour le travail intellectuel, deux moyens à choisir : se joindre aux cotereaux, brabançons, ou se faire privilégiés à son tour. Le commerce et l'industrie suivirent l'exemple de l'Université et se rangèrent à la dernière solution.

Les privilèges au commerce et à l'industrie, les corporations de métiers sont ainsi nés des privilèges à la religion. Le système fait la tache d'huile et s'étend sur toutes les manifestations de l'activité humaine.

Les hommes d'initiative, de caractère indépendant, les savants, les artistes, les artisans qui ne voulurent pas se soumettre au régime corporatif, se virent obligés d'émigrer.

Aussi voit-on que c'est à partir de l'époque de l'organisation des privilèges corporatifs, vers la fin du XIII^e^ siècle, que la décadence dans l'agriculture, les arts, les sciences commence à se faire sentir en France et ne cesse de s'accentuer. Les savants et artistes français allèrent faire la « Renaissance » en Italie. Les cours des princes italiens étaient pleines de Français émigrés qui instruisirent les Italiens, lesquels nous rendirent notre bien au XVI^e^ siècle.

On a attribué la Renaissance aux savants byzantins chassés de leur pays par les musulmans et venus se réfugier en Italie, où ils ont apporté leur précieuse civilisation jusqu'alors inconnue.

On suppose donc que tous rapports commerciaux et intellectuels étaient rompus depuis des siècles entre l'Orient et l'Occident. Où en est la preuve ? On suppose aussi qu'il est venu des légions de savants de Constantinople en Italie. Où sont-ils ? Qu'ont-ils fait ? On en cite deux ou trois, et pas un qui fût vraiment un homme supérieur, ni en génie ni même en talent.

On pourrait, au contraire, citer des centaines de noms français purs, ou français italiénisés, qui ont été les premiers maîtres des maîtres italiens, à partir de Dante, lesquels sont ensuite devenus les maîtres des Français tombés en décadence sous le régime corporatif et tout ce qui s'en est suivi.

Caudillac est plus près de la vérité que nos autres historiens quand il dit que « les Grecs de Constantinople, qui ont introduit la pédanterie dans les belles lettres, ne répandirent aucune connaissance dans la philosophie. » (*Cours d'éducation*, t. XV, p. 379).

ROUXEL.

LE CHRIST

A Tolstoï.

Tes yeux ont la clarté des roses au soleil,
Le resplendissement des eaux et des étoiles,
Ils ont la profondeur d'un océan vermeil
Et la douceur d'un ciel sans rides et sans voiles.

O toi ! qui sais trouver le dire essentiel,
Les paroles d'amour et d'ineffable joie,
Viens nous aider encor à comprendre le ciel
Car nous avons besoin de retrouver sa voie.

Reviens pour effacer les fanges d'ici-bas
Toi qui fus le lys pur des monts et des vallées,
Viens, nous suivrons ta voix, tes gestes et tes pas
Pour que puissent aimer nos âmes consolées.

Tu panseras nos corps, nos cœurs endoloris,
O toi ! Christ, revenu des étoiles lointaines,
Tu souffriras pour nous qui n'avons pas compris
Que le relèvement est dans les grandes peines.

Aux désirs indécents de notre monde vil
Notre corps se complaît et notre âme se donne,
Pour que vivent en nous les roses de l'avril
Il nous faut ta vertu qui berce et qui pardonne.

Reviens, nous te suivrons ayant soif d'idéal,
Nous saurons partager avec toi les souffrances,
Puisque tu seras là pour éloigner le mal
Et faire entrer en nous le bien et les croyances.

O Christ ! si tu ne peux descendre de tes cieux,
Si quelque mission t'éloigne de la terre,
Fais au moins chaque jour sur tes enfants pieux
Tomber le charme pur de ta voix tutélaire.

ÉLIE BRACHET.

La Pensée de Jésus

Ouvrage écrit sous la dictée intuitive des Esprits protecteurs de l'Œuvre du Spiritisme.

Par M. C.

INTRODUCTION

Lorsque le Maître Allan Kardec écrivit, sous l'inspiration de ses guides, quelques prières en harmonie avec les connaissances nouvelles qu'apportait au monde l'étude du spiritisme, il plaça en tête de ces prières l'oraison dominicale, toujours obéissant à la même inspiration. Il lui donna un développement de nature à la faire comprendre de tous, et les sages et profondes réflexions dont il a fait suivre chacune des pensées principales de cette sublime prière sont aussi le résultat précieux de cette inspiration sûre qui ne lui a jamais fait défaut parce qu'il a toujours eu la sagesse de l'écouter et de mettre en elle toute sa confiance.

Cette place donnée à l'oraison dominicale était un hommage rendu à son Auteur tant par lui que par ses inspirateurs invisibles. C'était un acte de justice envers le plus grand Esprit qui ait jamais paru sur la terre, envers celui qui a parlé de Dieu dans un langage jusque-là inconnu.

Recueillir sa pensée avec toute la pureté de sentiments possible, afin de la transmettre exempte de préjugés et sans qu'elle soit faussée au contact des passions, aux frères de l'incarnation et de l'erraticité, c'est un nouvel hommage rendu à celui qui fut le Christ, un nouvel acte de justice envers l'Envoyé de Dieu. Cette suprématie que lui reconnaissent tous ceux que l'orgueil n'aveugle pas, les Esprits qui collaborent aux assises de la doctrine spirite et à la divulgation des idées saines et fortes qui constituent son essence même, la reconnaissent avant et par-dessus tous les autres.

Si le monde s'est trompé dans les diverses formules de respect qu'il lui adresse, s'il l'a divinisé comme il en avait divinisé tant d'autres avant lui, on peut dire que le fond est partout le même, que tous ceux qui connaissent Jésus et ses œuvres ont pour lui et pour elles une vénération profonde. Qu'on le regarde comme un philosophe, comme un Messie, comme un Dieu, le fond est toujours le même.

Ses querelles de mots sont communes lorsque l'harmonie n'est pas encore établie entre les intelligences humaines encore jeunes et toujours prêtes à se quereller pour des bagatelles. Ses enfants font naître, comme à plaisir,

des sujets de disputes. Ils s'occupent fort peu du tort ou de la raison qu'ils peuvent avoir, ils ne voient que des coups à donner. Ce leur est une récréation quand la lutte ne revêt pas un caractère sérieux et lorsque le mal n'acquiert pas un degré intense de gravité.

Les hommes sensés au contraire tendent à faire disparaître tous les germes de divisions qui pourraient s'élever entre eux. Ils y parviennent par une condescendance mutuelle, par des sacrifices réciproques sagement faits et acceptés comme il convient par ceux en faveur desquels on les fait.

Ce qui est vrai des hommes pris individuellement est vrai des agglomérations plus ou moins considérables. Un homme qui fait un sacrifice pour que l'harmonie ne soit pas troublée entre lui et son voisin fait un acte digne de louanges. Il acquiert un mérite qui le ménera loin dans la voie du perfectionnement de l'âme humaine, mais à la condition qu'il ne s'en tiendra pas là. Le progrès acquis en lui-même et pour lui-même, il voudra le faire naître dans les autres, en faveur des autres. Comment y parviendra-t-il s'il ne s'imprègne de la pensée de Jésus, s'il n'est pas chrétien dans toute la vérité du mot et de la pensée ? Si on savait généralement ce qu'est un chrétien, tout le monde voudrait le devenir, surtout tout le monde ne voudrait avoir affaire qu'à des chrétiens.

Si ce qu'on nomme vulgairement le christianisme a trouvé des contradicteurs et même des ennemis acharnés, si plusieurs de ceux qui se disent ou se laissent appeler chrétiens ont perdu toute foi dans leurs croyances, cela tient à plusieurs causes. On a signalé avec justice, parmi elles, le défaut de logique et certaines impossibilités morales qui répugnent à la raison ; mais pour tous les cœurs vraiment chrétiens ce qu'il y a de plus affreux c'est le dogme des peines irrémissibles et les crimes atroces commis au nom de Dieu et de son Christ dans l'intérêt prétendu de la religion. La doctrine de Jésus, toute d'amour et de charité, n'a jamais pu produire de semblables horreurs. Ceux qui les lui attribuent la calomnient et dénigrent son divin auteur.

Il a souffert la mort ignominieuse du condamné, mais tout dans ses enseignements proteste contre les barbares exécutions qui trop longtemps ont ensanglanté les mains de ceux qui se disaient ses représentants. Il faut le dire bien haut, jamais le sang versé, quel qu'ait été le motif de son effusion, ne l'a été conformément à ses enseignements fraternels. Il avait fait un précepte à chacun, de l'amour de ses ennemis et en avait donné le plus sublime exemple en priant pour ses bourreaux au milieu des tortures qu'ils lui infligeaient.

C'est cette sublimité d'attitude et de pensée, dans un pareil moment, qui a fait dire à un philosophe célèbre : « Si la mort de Socrate est la mort d'un juste, la mort de Jésus est la mort d'un Dieu », rendant ainsi hommage à

cette indiscutable supériorité morale que seul il a possédée. Entre cette sublime abnégation et les tortures que d'aveugles sectaires ont cru devoir infliger en son nom à des hommes qu'ils qualifiaient d'ennemis de Dieu, il existe un infranchissable abîme. C'est le jour et la nuit, le vrai et le faux, la bonté, ce don divin qui rapproche l'homme du Créateur, et la malignité sombre et jalouse qui le porte à détruire tout ce qui fait obstacle à son ambition insatiable.

Mais si le bien vient de Dieu, le mal vient de l'homme, créature imparfaite encore, qui prend ses fantaisies pour des vérités et l'assouvissement de ses passions pour l'essence même de la justice. C'est à cause de ces déviations nombreuses et de caractères divers que le scepticisme a pris une place prépondérante dans l'âme humaine. Mais cet état d'être ne saurait longtemps lui convenir ; il lui faut une nourriture plus saine pour acquérir le développement moral auquel elle est prédestinée.

L'âme ne vit pas longtemps d'un doute ou d'une négation. Dans son inexpérience enfantine, elle peut s'amuser un instant, se parer, de ces opinions qui n'en sont pas, parce qu'elles n'offrent rien de positif, mais elle s'en lasse bientôt et cette lassitude la fait de nouveau se livrer au premier joug qui se présente. Elle porte alors la peine de l'inconsistance de ses idées et de son étourderie. Cette suprématie qu'elle se décerne à elle-même lui prépare souvent un joug plus dur que celui qu'elle a subi dans le passé, afin que, par sa propre expérience, elle rentre d'elle-même dans la voie qu'elle n'a pas su suivre jusque-là.

C'est au sein de la lutte que se développe la force ; c'est dans la lutte morale que la force morale acquiert le degré, le développement qui sera plus tard si nécessaire à l'âme pour continuer ses évolutions successives vers l'infini. Que toutes les atrocités qui ont été commises au nom de la religion aient eu leur raison d'être, cela ne fait pas de doute pour le spirite ; qu'elles aient émané du Christ, tout répond négativement à cette dernière question. Celui qui s'est dit doux et humble de cœur ne peut dans aucun cas céder à un désir de vengeance, encore moins se faire l'inspirateur ou le complice d'inutiles cruautés.

La fatalité du mal poursuit son cours sur la terre en attendant qu'elle soit remplacée par la fatalité du bien. Les usurpations de pouvoirs, les mensonges intéressés, les hypocrisies de tout genre, découlent naturellement d'usurpations, de mensonges, d'actes hypocrites, commis dans le passé. Chacun à son tour doit porter la peine de sa faute ou de son crime. De là des fautes nouvelles, des crimes nouveaux, enfants des crimes et des fautes passés.

Et comment l'humanité serait-elle sortie de ce sombre abîme, qui est l'enfer véritable, si l'inéluctable loi du progrès n'avait su se montrer et se faire

obéir ? Mais pour qu'une loi apparaisse et montre aux yeux prévenus d'une humanité arriérée tout ce qu'il y a de bon en elle, tous les avantages qu'on trouvera à la reconnaître et à lui obéir, il faut un esprit initiateur connaissant assez le progrès pour l'avoir pratiqué lui-même, et capable de faire entendre une voix que tous écouteront un jour. Un Envoyé de Dieu a seul autorité pour parler de ces choses à la fois si simples et si sublimes. Cet Envoyé par excellence, c'est Jésus.

Le rendre solidaire de toutes les observations, de toutes les fautes, de tous les crimes commis en son nom, contre sa pensée bien connue, est une erreur coupable, nous dirions presque un blasphème, et nous ne voulions pas entrer dans un ordre d'idées que nous repoussons et que lui-même repousse. Se dire : « J'agis et je parle au nom de Jésus ; donc tout ce que je fais, tout ce que je dis est l'expression de sa pensée, un acte de sa volonté toute-puissante », c'est commettre une usurpation flagrante, nous ne dirons pas un sacrilège pour ne pas entrer dans l'ordre d'idées que nous signalons tout à l'heure. Nous ne dirons pas qui a le droit de parler au nom de Jésus, nous nous contenterons d'indiquer dans quelles circonstances chacun peut essayer de se faire son interprète auprès de ses frères de l'humanité ou du monde invisible. Parler en son nom n'est pas un privilège, c'est une faculté qui appartient à tous quand *on y apporte les dispositions nécessaires*, pour nous servir d'une formule usitée.

Invoquer son secours, le prier de développer dans « ces temps nouveaux » cette pensée, mère des plus grands progrès de l'avenir attendu de l'humanité, c'est l'appeler à une collaboration à laquelle il ne se refusera pas. « Toutes les fois que vous serez deux ou trois réunis en mon nom, je serai au milieu de vous. » Unissons-nous donc et que notre union dans la vérité, dans l'amour de Dieu, dans l'amour de nos frères, appelle au milieu de nous le plus grand Esprit qui ait charnellement vécu sur la terre, l'Esprit qui fut Jésus.

LA PENSEE DE JÉSUS

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

DIEU

La vraie foi. — La mode. — Habillements des croyances. — Devoir de tous les croyants. — Impuissance de la force matérielle ; la force morale vraie ne lui fait jamais appel. — La mort. — Le vivant appuyé sur le mort, le mort sur le vivant. — La voie du spiritisme. — Aimez ! — Ne pas attendre le

coup de fouet de la nécessité. — Dieu, seule base solide. Les prétendus athées. — Soyez indulgents pour tous ! — Dieu dans l'amour. — L'intérêt moral. — Dieu est progrès. — La justice de Dieu dans la réincarnation.

1. Heureux celui qui croit en Dieu. Heureux celui qui cherche à le comprendre; mais plus heureux celui qui croit sans comprendre.

2. Il ne suffit pas de dire : « Je crois en Dieu » ; c'est une parole que tout le monde peut répéter sans y ajouter plus d'importance qu'un perroquet n'en saurait mettre aux mots qu'il prononce.

3. Celui qui croit en Dieu n'est pas toujours l'homme qui proclame le plus haut sa croyance. La foi donne le bonheur et on aime généralement à être heureux en silence.

5. Ceci est un peu égoïste, mais l'égoïsme est tellement inhérent à l'être, qu'il ne faut pas songer à l'en arracher. Une transformation utile est tout ce qui doit être tenté. L'égoïsme est le ressort essentiel du *moi* et de son existence ; lui donner une assiette de plus en plus morale, tel est le progrès à accomplir.

5. Pas plus que ceux qui disent « Seigneur ! Seigneur ! » n'entreront dans le royaume des cieux, s'ils ne se livrent aux œuvres de charité, ceux qui disent : « Je crois en Dieu » sans conviction et uniquement par intérêt mondain, ne seront comptés parmi les croyants sincères.

6. On prétend que la croyance est chose non raisonnée, qu'on croit uniquement parce qu'on croit et que cet effet, souvent cause des plus grands effets, n'a pas lui-même de cause.

7. On peut se dispenser de répondre à ce raisonnement qui se réfute de lui-même. On croit parce qu'on croit, oui ; mais avant toutes choses parce qu'on sait.

8. La science ne s'invente pas, elle s'acquiert par l'étude et l'"expérience des choses. On entend des ignorants dire : « Expérience passe science » pour jeter la pierre aux savants. C'est une réponse à cette phrase jetée par les savants à la tête des croyants : « Toutes les croyances se valent. »

9. Non, toutes les croyances ne se valent pas, pas plus que ne se valent les diverses solutions scientifiques. Il en est de fausses, il en est de vraies. L'expérience est la mère des sciences et la mère des croyances, mais l'expérience est un instrument qui ne produit pas le même résultat dans toutes les mains qui l'emploient.

10. L'expérience produit donc des effets divers selon le plus ou moins d'avancement de ceux qui s'y livrent. L'expérience est le travail raisonné de l'œil et de l'intelligence. Le plus beau spectacle du monde ne produira aucun effet sur un aveugle ; la lecture du plus beau chef-d'œuvre littéraire ne fera aucun effet sur celui qui ne comprend pas la langue dans laquelle il est écrit.

11. Celui qui croit en Dieu, sans chercher à le comprendre, prouve par cela seul qu'il le comprend déjà tout autant qu'il est nécessaire pour avoir une foi solide. On pourra entasser sophismes sur sophismes, arguments sur arguments, pour servir de base à une négative, il répondra à tout: « Vous ne croyez pas, je crois ; vous ne voyez pas, je vois. »

12. Il croit en effet parce qu'il voit, non pas par les yeux du corps mais par les yeux de l'âme, préparée depuis longtemps à voir, à comprendre, par conséquent à croire. Il s'agit encore une fois de la croyance réelle et non d'une croyance empruntée qu'on exhibe devant le public comme un habillement à la mode.

13. La mode, qui n'est autre chose que le résumé des caprices individuels, a pesé et pèse encore tyranniquement sur tous les actes sérieux ou légers de l'humanité. On a mis la mode partout. Pas d'endroits, pas de réunions, quelle que soit la gravité que leur nature ou leur caractère commande, qui ne soient à un certain degré esclaves de cette fantasque et capricieuse souveraine.

14. Ce n'est pas aujourd'hui qu'il en est ainsi et la mode ou plutôt la manière d'être qui plaît à une époque de la vie de l'humanité, ce faisceau d'égoïsmes individuels, est, comme l'égoïsme individuel, un ressort nécessaire. Mais au-dessus de la *mode*, changeante comme les saisons, il y a la mode d'être de l'homme raisonnable, il y a la foi sur laquelle il s'appuie, sans laquelle il cesserait d'être un homme.

15. Il peut changer de vêtements, il ne cessera pas d'être le même homme. Il peut habiller ses croyances à la mode du jour, il ne cessera pas d'être croyant s'il a mérité de le devenir.

16. Les croyants sont rares par la seule raison qu'on ne cherche pas à se souvenir, qu'on fuit comme un supplice cette étude mystérieuse si pleine d'enseignements et de consolations, ce repliement sur soi-même par lequel chacun peut seulement devenir maître de soi.

17. Quiconque sait réfléchir sur lui-même est croyant. Ceux-là seuls que cette étude fatigue ou repousse sont incroyants ou sceptiques. Ils cherchent leur appui au dehors parce qu'ils ne croient pas en trouver un solide en eux-mêmes.

18. Leur aveuglement tient à une cause antérieure qu'il appartient à eux seuls de faire cesser. Le passé les effraie, voilà pourquoi ils nient l'avenir. Ce ne sont pas pour le moment des intelligences complètes, ce sont des tronçons d'intelligences s'attachant à un tronçon de la vie.

19. Dans de telles conditions on ne voit ni on ne comprend Dieu. On a besoin de penser qu'il n'existe pas et on fait tous ses efforts pour se le prouver à soi-même.

20 Malgré les apparences, c'est un état des plus malheureux. Travailler

à le faire cesser est un devoir pour tous ceux qui croient réellement.

21. C'est surtout par la pénétration de la pensée que cette œuvre s'accomplit. Prouver doucement à quelqu'un qu'il est dans l'erreur en lui faisant entrevoir par la pensée des horizons nouveaux, est œuvre de sagesse et de progrès par excellence.

22. C'est la prière dans ce qu'elle a de plus pur et de plus puissant. C'est la force morale qui, non seulement ne s'allie jamais à la force matérielle en ce qui touche aux choses de la conscience, mais qui la repousse avec horreur et aussi par raison.

23. La force brutale est impuissante à venir en aide à la force morale. Elle ne peut davantage la combattre avec efficacité. Elle repousse violemment la racine du bien moral dans les profondeurs du sol de la conscience humaine, mais elle sortira bientôt en tiges vigoureuses que le temps fécondera.

24. L'humanité a deux histoires qui se côtoient l'une l'autre sans se mêler, comme les deux routes parallèles qu'elle suit. Heureux celui qui sait lire dans toutes deux, mais plus heureux encore celui qui sait rendre à chacune des deux ce qu'elle mérite.

25. La voie morale est celle qui conduit à Dieu ; l'autre conduit aux distinctions humaines, à la richesse, aux hautes positions. Ces derniers avantages, quelque précieux qu'ils soient, finissent à la mort terrestre ; ceux qui découlent de la voie qui va vers Dieu redoublent d'éclat et de puissance à ce moment, qui devient alors l'annonce d'une délivrance véritable.

26. C'est alors la mort qui est la vie et la vie est la mort. Dans les milieux où le relatif l'emporte sur l'absolu, le point de vue modifie tout, car tout le monde ne sait pas se placer au véritable point de vue.

27. La première chose à savoir, c'est donc ce qu'on nomme la mort. Pour celui qui sait, la mort est une vie plus large, plus libre que l'autre ; la vie terrestre est une existence plus restreinte, plus spécialisée.

28. Pour connaître ce qu'est la mort, il faut d'abord savoir ce que sont les morts. Il est donc avant tout nécessaire de se mettre en communication avec les frères qui ont quitté la vie terrestre.

29. Cette vie, que quelques-uns considèrent comme toute la vie, que d'autres, plus esclaves de la lettre, qui tue, que soumis aux lumières de l'esprit, qui vivifie, font suivre de tant de choses inadmissibles, ne peut être qu'à la condition d'avoir une issue positive sur la vie future. Il faut que le vivant soit doublé d'un mort.

30. Il faut aussi que le mort soit doublé du vivant pour que l'équilibre existe de chaque côté. C'est le spiritisme qui établit et maintient cet équilibre, seul gage d'un solide progrès.

31. En dehors du spiritisme il n'y a rien de positif, car on ne peut don-

ner cette qualification à une existence d'une brièveté pour ainsi dire inappréciable. L'état d'être de la matière est un éclair dans l'Éternité.

32. Pour aller vers Dieu, il faut apprendre à connaître ses lois, et parmi elles la plus importante pour l'homme est celle qui régit ses destinées. Étudiez donc le spiritisme et après l'avoir consciencieusement étudié, répandez-en la doctrine autour de vous par la pensée, par l'écriture, par la parole.

33. Étudiez-le dans les livres et dans la nature ; dans les hommes vos semblables, vos frères, et dans vous-mêmes. Pour quiconque sait observer tout est sujet d'étude.

34. Que d'inappréciables trésors on perd souvent par indifférence ou par mépris ! L'indifférence est pour l'homme ce qu'est le marasme pour le désincarné ; il ôte à celui qui en est affligé tout ressort et tout moyen d'action. Le mépris est enfant de la sottise et de l'orgueil.

35. Ne méprisez jamais rien ni personne, car vous ne pouvez pas savoir ce que vous méprisez ainsi. Les apparences sont trompeuses, et vous vous laïssez presque toujours gouverner par les apparences.

36. Étudiez donc avant de juger et même ne jugez pas après avoir étudié, car l'être est changeant et progressif, et vous courriez risque de ne pas juger sainement. Du reste c'est à Dieu seul qu'il appartient de juger. Malheur à ceux qui faussent ses jugements !

37. Le spiritisme seul peut ouvrir les yeux des aveugles et éclairer les intelligences encore plongées dans les ténèbres de l'incrédulité et de la routine. Il vous ouvre des horizons nouveaux et place sous vos pieds une voie ferme sur laquelle on peut marcher sans crainte.

38. Aussi, quelles que soient les oppositions que vous rencontrerez, quelles que soient les persécutions ouvertes ou cachées auxquelles vous puissiez vous trouver en butte, n'hésitez pas, que rien n'ait le pouvoir de vous arrêter. N'hésitez pas, car la voie que vous poursuivez va vers votre Père céleste.

39. Mais avant tout aimez. Quels que soient les chemins qui vous conduisent à l'amour, ils sont tous bons si vous parvenez à le comprendre et à le pratiquer. L'étude est inféconde quand on s'y livre sans amour.

40. Celui qui n'aime pas ne connaît pas Dieu, celui qui aime davantage le connaît mieux que celui qui aime moins. Attachez-vous à aimer.

41. Aimez dans le fond de votre cœur, en face de vous-mêmes et en présence de votre Père céleste qui seul sait ce qui se passe dans le secret de votre conscience. Aimez, et Dieu descendra en vous pour y faire son habitation.

42. Mais pour aimer purement, il faut chasser les passions mauvaises afin que les bonnes seules aient empire sur vous. Il faut soigneusement extirper les ferments de haine et de jalousie et les remplacer par ce sentiment

fraternel qui régénère l'individu en attendant qu'il régénère le monde.

43. Que nul n'échappe aux bienfaisants effluves de votre amour, ils atteindront partout où vous les enverrez. Au besoin les anges du Seigneur se feraient vos auxiliaires dans cette œuvre bénie. Ils centupleront la force de vos pensées fraternelles et se feront, eux-mêmes, vos commissionnaires pour les apporter à ceux qui en auront le plus besoin.

44. Que votre pensée charitable s'étende autour de vous comme une mer sans limites prête à inonder le monde entier. Inondez le monde d'amour, et Dieu vous apparaîtra dans toute sa puissance et sa majestueuse bonté. Celui qui aime fait seul les œuvres de Dieu.

45. Inondez le monde d'amour, et les lumières qui apparaîtront de toutes parts lui feront retrouver la route perdue. Alors il conquerra la science de l'amour, qui seule peut amener les progrès qu'on désire. Alors on vous rendra la justice que vous méritez.

46. Au milieu des luttes et des compétitions restez calmes. L'avenir vous appartient, et quoi qu'on fasse on ne saurait vous enlever cet héritage divin. Le passé et le présent vous en assurent l'immuable possession.

47. Qu'importent les hommes? Qu'importe que tels ou tels soient investis d'une mission, plutôt que tels ou tels autres ? L'homme est un instrument entre les mains de la Providence, et quand le moment est venu où une transformation doit s'opérer, il n'est au pouvoir de personne de l'empêcher. On en voit partout des exemples.

48. Usez donc plus que jamais du puissant levier de l'amour. Illuminez les consciences par vos effluves afin que les hommes chargés de faire avancer le monde n'attendent pas le rude coup de fouet de la nécessité.

49. Bien des âmes sont préparées à recevoir la lumière, bien des cœurs sont aptes à s'embraser de l'amour divin. Que la bienfaisante étincelle parte, poussée par le vent de la fraternité, et produise partout ce salutaire embrasement. Que cette lumière, vivifiante comme celle du soleil, fasse naître partout la douce chaleur destinée à fondre les glaces qui s'opposent aux fraternels rapprochements.

50. Les hommes ne sont que par la pensée ; la pensée seule est souveraine quand elle est une émanation de la pensée divine. L'homme n'est le plus souvent que l'instrument inconscient d'une pensée étrangère. La main qui se montre n'est presque jamais celle qui fait le plus d'ouvrage ni le meilleur.

51. C'est dans le secret des consciences, entre l'homme et Dieu, que s'élaborent les plans de rénovation. C'est dans le secret de la pensée que, le plus souvent, leur réalisation se fait d'une manière certaine. Quiconque ne prend pas Dieu pour point de départ et pour but de ses actions court à un échec inévitable.

52. Laissez les athées prétendus s'abandonner à de merveilleuses conceptions, formuler les plans les plus magnifiques pour amener le règne de la vérité, ils ne pourront pas sortir des ténèbres qui les entourent. Leur incrédulité leur ferme les yeux au point de leur faire nier même l'évidence. Or, s'ils ne voient que ténèbres, comment pourraient-ils apporter aux autres la lumière?

53. Ils se disent éclairés et ils ne voient pas l'âme survivante au corps ; ils ne voient pas sa préexistence et la voie majestueuse et progressive qu'elle suit sous l'œil divin, et l'impulsion toute-puissante de la sagesse divine. La loi morale n'existe pas pour eux puisque, selon leurs opinions, les bonnes ou mauvaises qualités de l'être sont un résultat fortuit de l'agencement fortuit des organes. Il n'y a donc pour eux ni mérite ni démérite.

54. Cependant ils croient à leurs mérites personnels, ils se parent de leurs talents et de leur savoir comme d'une chose qu'ils ont conquise par des travaux assidus. De plus ils admettent la légitimité de la justice humaine, des peines et des récompenses qui en sont les résultats. Ils admettent les distinctions honorifiques.

55. C'est bien illogique, pour des hommes qui ne croient qu'au hasard ou à la fatalité. Mais où sont ceux qui n'ont point de faiblesses? Où sont ceux qui savent aller jusqu'au bout des conséquences nécessaires des principes admis? Soyez indulgents pour eux, car nul d'entre vous n'est exempt de faiblesses.

56. Soyez indulgents aussi pour tous ceux que la routine rend injustes et quelquefois cruels à votre égard. Dites, vous aussi, du fond de votre cœur : « Mon Dieu, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font ! »

57. Ils sont en effet bien loin de se rendre compte de leurs actions à votre égard et bientôt ils s'en apercevront. Que vos pensées et vos prières se dirigent vers eux et les pénètrent de cette mansuétude qui fait votre bien-être, votre indestructible bonheur.

58. Envoyez à tous quelque chose de Dieu par la pensée. L'incrédule se sentira troublé dans son incrédulité; celui qui ne craint pas de faire de Dieu lui-même un bourreau sans entrailles se sentira ému; il maudira ses croyances atroces pour entrer dans une voie meilleure.

59. Un seul moyen de comprendre Dieu, existe, c'est le sentiment qu'on a de lui dans l'amour. Hors de l'amour point de Dieu. Quiconque a un peu d'amour et de charité ne peut être complètement athée. Il a quelque chose de Dieu.

60. Il en use quelquefois en usurpateur, en s'attribuant tout le mérite des bonnes actions où le poussent ses sentiments charitables et par là il empoisonne la jouissance morale qui en découle naturellement. Son aveuglement s'accroît alors au point de lui faire regretter d'avoir bien agi.

61. L'ingratitude n'aigrit que ceux qui ne comprennent pas Dieu. Ceux qui le comprennent et l'aiment, comme le commande leur plus puissant intérêt, attendent de lui seul ce que les hommes sont impuissants à leur donner. C'est cette jouissance morale que rien ne peut troubler car elle élève l'être au-dessus de toutes les tempêtes.

62. Ce puissant intérêt qui commande l'amour des autres et l'abnégation de soi-même, c'est l'intérêt moral, ressort merveilleux qui remplace l'intérêt matériel dans les êtres assez avancés pour le comprendre. Cette compréhension qui n'est autre chose que la vue morale de l'avenir, est la force la plus puissante pour pousser l'humanité dans les voies de Dieu, dans les voies progressives par excellence.

63. L'être est un ; ce que l'un a accompli, tous peuvent l'accomplir. Les hauteurs qu'un seul aurait atteintes peuvent et doivent être atteintes par tous. Voilà l'égalité dans son acception la plus large, la seule égalité légitime.

64. L'élève ne peut pas devenir maître, l'apprenti ne peut pas devenir ouvrier sans travail, sans étude, sans expérience. C'est cette expérience, fruit de l'étude et du travail, qui donne à chacun le rang qu'il occupe. A chacun d'augmenter incessamment cette fortune intellectuelle et morale à l'abri de tous les revers.

65. Dieu est progrès. Quiconque se voue au progrès et travaille dans sa sphère et selon ses moyens à le faire triompher est dans les voies de Dieu. Toutes les apparences contraires sont vaines; il est plus d'un athée, ou prétendu tel, qui est plus rapproché de Dieu que d'autres qui ont toujours ce nom sacré à la bouche. Il suffira d'un éclair de vérité pour lui faire comprendre sa destinée et celle de ceux qui l'entourent.

66. Il ne se rend pas compte des motifs qui le font agir, et cependant il agit. Cela vaut mieux que d'être convaincu de l'existence du Maître des choses et de rester inactif en ce qui touche le progrès universel. Au reste, ceux qui n'agissent point ne comprennent pas Dieu. Ils ne font pas la volonté du Père.

67. Ce sont ceux-là qui disent : « Seigneur! Seigneur! » et qui n'entreront pas dans le royaume des Cieux tant qu'ils n'auront pas accompli la tâche pour laquelle ils ont été créés. Ce ne sont pas ceux qui croient tenir en leurs mains les clefs de la porte qui entreront les premiers. La réincarnation, que quelques-uns regardent aujourd'hui comme une opinion blasphématoire, leur apparaîtra alors ainsi qu'il est arrivé à d'autres, comme l'unique port de salut.

68. La réincarnation seule donne une idée suffisante au monde d'aujourd'hui de la bonté et de la justice de Dieu. Mais aussi quelles clartés nouvelles pour ceux qui sont aptes à comprendre cette doctrine de progrès ! Quelle

vive lumière jetée sur les destinées humaines jusqu'ici couvertes des ténèbres les plus épaisses !

69. En face de ce soleil moral qui rayonne de toute sa puissance sur certaines âmes, plus d'orgueilleuse incrédulité, plus de doutes désespérants. Le destin a donné la clef de ses mystères, et Dieu est apparu à ceux qui savent réfléchir dans toute sa majesté. Le tyran a fait place au Père, l'empire de Satan s'est évanoui servant la toute-puissance de Dieu.

70. La réincarnation, depuis longtemps enseignée, mais incomprise du plus grand nombre, donne la foi, l'espérance et la charité. Elle dévoile la justice, la bonté, la majesté divines. En dehors d'elle on ne trouve jamais aussi complètement Dieu. C'est une vérité qu'un examen sérieux doit faire éclater pour tous.

71. Ce principe de vérité est destiné à ramener les égarés, à attendrir les endurcis, à chasser les ténèbres, à établir sur des bases solides cette fraternité si vainement poursuivie sans ce tout-puissant auxiliaire. Qu'on le condamne, les condamnations retomberont nécessairement sur ceux qui les auront prononcées. Que Dieu leur soit en aide !

72. Quant à vous, priez pour eux et faites tous vos efforts pour les tirer de leur aveuglement. Votre mission est de faire connaître Dieu, le Dieu de la raison et de la foi, unies dans un éternel embrassement, de le faire aimer en le montrant tel qu'il est et non tel que les préjugés et les passions humaines l'ont fait.

MATÉRIALISATION

Monsieur le Directeur de la *Revue Spirite*,

Je ne désire point raviver l'affaire Miller ; je ne veux que mettre sous les yeux des personnes qui ont assisté aux séances incriminées, un extrait d'un ouvrage du Dr Pascal, publié en 1895, intitulé : *Les Sept Principes de l'homme*, p. 37. Elles verront, après lecture faite, si ce qu'avance M. Mac Nab concorde exactement avec ce qu'elles ont vu.

« Les « matérialisations » observées dans les séances sont le résultat d'une condensation moléculaire intense sur le « corps éthérique (*périsprit*) du médium. Quand la matérialisation est complète, ce dernier est toujours entransé. Cet état psychologique n'est pas nécessairement accompagné de catalepsie comme on le croit souvent. C'est un état analogue au somnambulisme, dans lequel le sujet sent son cerveau se vider, et est le reflet des suggestions ambiantes.

« Il est alors utile de suivre ces indications pour la conduite de la séance, surtout en ce qui concerne la place des assistants et le réglage de la lumière. Je crois inutile et dangereux de donner des détails sur le mode à suivre: ces expériences sont excessivement graves, et le premier observateur venu, fût-il médium, n'est pas apte à les faire; il y a une foule de précautions à prendre, et si on les néglige, on n'obtient rien, ou bien il arrive des accidents. Des vapeurs blanchâtres sortent d'abord de la poitrine du médium; c'est son « éthérique » qui s'extériorise. *Une boule de feu se meut devant lui et s'entoure d'une étoffe qui s'agite sans cesse en s'arrondissant et en produisant un bruit particulier.* La tête est faite, les mains paraissent, et l'apparition parle et marche. C'est une sorte de génération spontanée.

« Le fantôme a quelquefois le visage du médium, ce qui rend le contrôle difficile, mais quelquefois aussi l'apparence physique est toute différente. Dans les cas que j'ai observés, c'était une femme alors que le médium était un homme et avait de la barbe. « Le corps éthérique est protéen; il peut revêtir toutes les formes possibles, tout dépend de l'intelligence qui le modèle » (Dr Pascal).

M. Aksakoff qui est l'homme du monde qui a le mieux observé ces phénomènes, a fait cette constatation importante: « Que l'apparence physique est modifiée par la présence de nouveaux assistants. » Pour arriver à obtenir des formes complètes, visibles à une forte lumière, il faut un médium très doué et très bien entraîné; ce qui est rare.

« Mes expériences, fort nombreuses, m'ont permis d'arriver à cette conclusion: que c'est le médium qui produit tout le phénomène par l'extériorisation de son corps éthérique (périsprit)...

« Une forme matérialisée peut disparaître et se reformer instantanément mais le travail préliminaire de sa génération dure au moins un quart d'heure; elle peut se maintenir ainsi plusieurs heures, même en pleine lumière. » (*Mac. Nat. Lotus*, 1888.)

« L'enseignement théosophique dit que le « corps éthérique » émerge du côté gauche de la région solénique, et qu'il prend des formes variées selon le moulage qu'il reçoit de l'imagination, inconsciemment active, des assistants ou de la volonté d'un occultiste. La comtesse Watchmeister, qui est clairvoyante, dit qu'elle a vu différents assistants reconnaître dans le même « Esprit » le fantôme d'un proche parent ou d'un ami, et que chacun d'eux le voyait avec les traits qu'il s'attendait à lui trouver, tandis que pour elle c'était simplement le double du médium. H. P. Blavatsky m'a raconté qu'à la ferme d'Eddy, pendant qu'elle suivait la remarquable séance des phénomènes qui s'y produisaient, elle moula volontairement « l'Esprit », lui donnant les traits d'individus connus d'elle seule, et que les assistants virent les figures que la puissance de la volonté avait produites sur la matière astrale

plastique du corps éthérique du médium.» — A. Besant. *The seven principles.*

Sans prendre parti pour la thèse spirite ou théosophique, n'étant qu'un modeste chercheur, je crois, et une expérience de quarante années me l'a surabondamment prouvé, qu'il est de toute sagesse de ne point arriver à des conclusions trop hâtives concernant un phénomène psychologique qui, en l'état, mérite l'étude la plus approfondie avant de se prononcer définitivement sur sa valeur intrinsèque.

En attendant ne nions rien : tout est possible dans ce monde où la vérité d'aujourd'hui peut être l'erreur de demain.

Veuillez agréer, etc.

MAX MURET.
Valence-Club.

Le Secret du Succès

Un certain nombre de lecteurs indécis nous ayant prié de reproduire quelques pages de la *Volonté magnétique dominatrice*, dont le tirage restreint, de mai dernier, est déjà presque épuisé (à 10 fr.), nous avons demandé à l'auteur, le digne descendant du poète Levi Boyher de Rebiab, de nous autoriser à reproduire un passage de son très remarquable traité. Voici donc le début du sixième paragraphe du premier chapitre de la troisième partie.

VI. — FORCE TRANSMISE

1. Préparation suggestile. — Nous avons déjà constaté que les pensées émises par un cerveau très magnétique sont capables d'influencer un ou plusieurs individus à la fois, suivant qu'on les dirige exclusivement sur un point précis ou qu'on les laisse s'irradier en divers sens (tout comme le projectile qui creuse dans l'eau calme des cercles concentriques en tombant debout, ou une seule ligne droite en fusant). On a même observé que certains professionnels des sciences occulto-mentales obtenaient des résultats tout à fait extraordinaires dans les manifestations télépathiques, — succès évidemment dus à un travail longuement soutenu, à des expériences nombreuses, à des souffrances alternées avec des joies : effets divers d'une même cause. Et c'est ce qui explique combien peu d'hommes, même aptes, arrivent et se maintiennent dans les hautes régions de cette puissance mentale ; car alors tout le monde deviendrait furieusement magnétique, nous nous aimerions tous au point que notre formidable attraction nous précipiterait les uns sur les autres, bouche contre bouche, à nous étouffer jusqu'à ce que mort terrestre s'ensuivît...

La possibilité d'une pareille abomination étant heureusement écartée, nous n'en répéterons pas moins que tout être humain est naturellement armé du don magnétique d'intensité variable et qu'on peut, qu'on doit le développer en se conformant à une technique spéciale, que nous avons ébauchée dans ses grandes lignes et que nous développerons davantage par la suite. Pour continuer notre exposé, supposons que vous, jeune comptable qui lisez ce passage, devez avoir un entretien particulier avec le chef d'une maison de blanc qui, sur le vu d'un spécimen de votre écriture régulière et montante, vous a convoqué à son bureau. Même si vous n'avez jamais été en présence d'un personnage de ce genre, il sera loisible de vous retirer dans votre réfléchissoir, puis, après une courte méditation et quelques minutes de respiration méthodique, de vous imaginer que vous voyez, de *voir réellement* ce grand chef : jolie prestance, tiré à quatre épingles (comme il sied à un bel homme en contact quotidien avec une clientèle de choix), peut-être un peu chauve pour mieux éclaircir le front et le regard sur la moustache longue... Vous y êtes ! Le monsieur est précisément assis à son bureau monumental, et il ne se doute pas encore que vous pensez à lui, que vous commencez à lui lancer quelques ondes à tâtons, comme un timide appel téléphonique muet (car vous avez eu soin de vous asseoir commodément, face à face avec lui — au bout du même fil fictif dont il a le récepteur et dont vous prenez le transmetteur). Quand vous vous sentez bien en forme, ou plutôt quand vous êtes parvenu à vous dématérialiser tout à fait, vous *voyez* votre futur chef (car il le sera probablement) lever la tête, regarder comme inconsciemment dans votre direction et *humer* vos ondes de la même façon qu'il humerait un de ses parfums les plus subtils. Votre appel est entendu, la préparation est suffisante ; vous n'avez plus qu'à continuer.

2. Cône offensif. — Puisqu'il regarde vers vous, votre chef est tout disposé à recevoir votre décharge magnétique. Mais ne vous pressez point ; continuez à le mitrailler mentalement, à l'amuser, comme le chasseur distrait avec son appeau sa proche victime encore mal posée derrière une branche, imaginez-vous que le beau front du personnage se trouve à l'extrémité d'une sorte d'entonnoir lumineux dont vos yeux sont les foyers elliptiques et dont la racine de son nez est le goulot lointain ; ainsi, tout ce que vous lancerez dans ce cône fictif ira faire balle entre les deux yeux de votre réceptacle, et les vibrations de votre pensée acquerront *ipso facto* une puissance de concentration et de pénétration bien plus considérable. Il ne tiendra qu'à vous de l'augmenter, de la renforcer jusqu'à ce qu'elle soit devenue victorieusement irrésistible...

Notre fiction du *cône* (qui nous semble préférable à celle du *tube* cylindrique des auteurs américains) n'a d'ailleurs rien qui puisse être taxé de ridicule ou d'exagéré, car n'est-ce pas ce qui se passe dans la réalité ? Même

pour les profanes qui parlent à votre œil droit ou à votre œil gauche pris isolément (au lieu de piquer le *fixe central* entre les deux, comme nous l'expliquerons plus loin), dans les deux cas, la figure géométrique résultante est un triangle (générateur du cône français) et non point un rectangle (générateur du cylindre américain). De plus, c'est votre regard central qui donne naissance à un cône isocèle bien régulier, très stable et d'autant plus énergique, tandis que le regard boiteux, en quelque sorte déséquilibré, de votre partenaire, viendra porter à faux dans un de vos deux yeux, — et avec d'autant moins d'efficacité que vous aurez soin de regarder le clapotement de ses lèvres minces ou épaisses, au moment précis où il vous décochera maladroitement son cône instable. — Tel est le moyen (inédit comme interprétation, pensons-nous) que nous conseillons à tout initié ès domination magnétique, s'il veut parvenir à un bon résultat, sinon parfait après les premières semaines de respiration et de méditation profondes, du moins symptomatique et de plus en plus appréciable de mois en mois, jusqu'à la victoire permanente au bout de quelques trimestres et surtout de quelques années de pratique sérieuse. De plus — nous le répétons à dessein — cette action dominatrice devra toujours avoir un but honorable, un objet secrètement avouable ; car nous savons que celui qui abuserait en mal de sa subtile puissance, n'en jouirait pas longtemps, puisque les effluves malins déchaînés par le fripon reviendraient le frapper en ricochet — avant même qu'il eût pu déguster, de sa mauvaise semence, les fruits brillants par la peau veloutée et intérieurement pleins d'un poison poudreux.

Et, ce que nous disons en passant d'un cas particulier, peut s'appliquer à une multitude d'autres faits isolés ou génériques : il suffirait à nos amis d'observer autour d'eux ce qu'ils voient ou ce qu'ils lisent pour être encore plus raffermis dans cette conviction que nous devons conquérir notre aisance par le travail honnête, sans jamais causer sciemment de tort à qui que ce soit. A noter cette belle pensée de Roosevelt : « Le Christianisme n'enseigne pas seulement que chacun de nous doit vivre de façon à sauver son âme, mais que chacun doit aussi s'efforcer de faire tout son devoir envers son prochain... La ruse non accompagnée de conscience fait de l'homme rusé un fauve social, qui est un déprédateur de la communauté et doit en être chassé. La bienveillance et la douceur non doublées de force et de haute résolution sont presque impuissantes pour le bien ». — Donc...

. . . . . .

LOUIS BOYER-REBIAB.

LIVRES NOUVEAUX

Contemplations scientifiques, par Camille FLAMMARION. — Voilà un livre qui nous met au-dessus de toutes les sottises humaines. Sous les regards charmés du contemplateur, ces études de la nature déroulent un panorama aussi varié que merveilleux dans lequel nous voyons passer tour à tour le monde des plantes avec ses instincts et ses volontés sourdes et persistantes, — les insectes, abeilles, fourmis, dont l'organisation sociale, la physiologie, les mœurs, les facultés, sont si curieuses, — l'esprit et le cœur des bêtes, manifestés par le chien, le cheval, l'éléphant, le singe, en une quantité d'observations authentiques admirablement choisies. Il y a là, notamment des histoires de chiens qui nous montrent cet animal supérieur à l'homme en bien des cas; quelques-uns nous font éclater de rire par les tours si finement joués, d'autres attirent les larmes par le dévouement et la fidélité de ces êtres jusqu'à la mort et au suicide. Les sauvages modernes encore vivants, l'homme primitif, les restes de l'homme fossile, complètent ces tableaux de la nature qui mettent en évidence l'unité de plan de la vie terrestre et l'origine naturelle de l'homme. C'est là un beau et bon livre, écrit avec l'indépendance bien connue de l'un des écrivains les plus aimés du public, et qui donne à tous ses lecteurs une vision lumineuse de l'univers vivant.

En le fermant, après l'avoir lu, on se dit avec l'auteur: « Aveugles volontaires que nous sommes, nous privons notre existence du bonheur le plus complet qu'il y ait en ce monde, en n'apprenant pas à vivre intellectuellement, à connaître l'univers inénarrable à travers lequel nous passons, et à jouir à chaque instant des spectacles variés qui se succèdent autour de nous pendant notre vie ».

Un volume in-18, couverture illustrée,

Prix: 3 fr. 50

Ernest Flammarion, éditeur, 26, rue Racine, Paris.

La Philosophie et la Métaphysique sont-elles mortes ? par JACQUES BRIEU, broch. in-8° carré, chez l'auteur, 1 franc.

Dans une étude récente sur la philosophie en France, l'éminent philosophe M. Boutroux constate qu' « une multitude de sciences distinctes et autonomes : psychologie, sociologie, logique des sciences, histoire de la philosophie », se substituent indûment à la philosophie générale et doublent inutilement la science, et il conclut qu'il n'y a plus de philosophie générale, plus de métaphysique

M. J. Brieu lui répond que *la Philosophie et la Métaphysique ne sont pas mortes*, que, quarante ans auparavant, Strada avait fait la même constatation que M. Boutroux et démontré que la métaphysique doit avoir pour objet l'étude *des propriétés des antinomies à l'état général, dit abstrait.*

L'auteur fait voir ensuite que la métaphysique est la véritable science générale, que, par elle, se fera *l'unité* du savoir et qu'unie à la *Science des Correspondances*, — trait d'union des sciences occultes, — elle réalisera la synthèse générale des sciences.

M. Brieu se propose d'ailleurs de démontrer ultérieurement que la science des correspondances, fondée sur l'analogie universelle, est étroitement unie à la métaphysique et d'exposer les lois fondamentales des antinomies, dont relèvent toutes les sciences.

Essai critique sur la Forme, d'après la Théosophie, l'Occultisme et la Kabbale, par JACQUES BRIEU, broch. petit in-8°. Librairie du Magnétisme, 1 franc.

Dans cet *Essai sur la Forme*, l'auteur s'est proposé d'étudier les origines de la Forme, ses rapports avec la Pensée, le *processus* de la Création ou des trois Personnes divines, d'après les données comparées de la Théosophie, de la Kabbale, du Zoroastrianisme et de la philosophie Védanta. Il montre l'impossibilité de représenter l'Absolu ou le Préantinomique et quel est le véritable symbolisme du point, de la ligne et de l'angle. Il dit le passage de l'Absolu au Relatif, comment l'idée s'objective, comment ses virtualités se matérialisent et pourquoi ses réalisations sont diverses et jamais semblables. Il note enfin les aspects de l'existence au point de vue *formel* et soulève incidemment le problème des espaces ou des êtres à *n* dimensions. Sur ces différentes questions, M. Brieu n'est pas toujours de l'avis des occultistes et il en donne les raisons.

Le Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

Mayenne, Imprimerie CH. COLIN